

Bleu

"HEIZ THA BREIZ"

BRUG



EOST - GWENGOLO - HERE
AOUT-SEPTEMBRE-OCTOBRE
N° 193 1972

Renseignements

Prix du numéro	2,00 Fr.
Prix de l'abonnement ordinaire	15,00 Fr.
Pour l'étranger	20,00 Fr.
et d'honneur	20,00 Fr.

DIRECTION, RÉDACTION, ADMINISTRATION

Chanoine MÉVELLEC, Chapelain de la Salette. 29 N - Morlaix
Téléphone (98) 88-08-57 Morlaix - C. C. P. Nantes 329.30

NOS MESSES BRETONNES A LA RADIO...

Mahalon, 1^{er} novembre. Notre prochaine messe sera radiodiffusée à partir de l'église de Mahalon, près de Pont-Croix, en Cornouaille, le jour de la Toussaint. Messe de 10 heures à 11 heures, sur radio Rennes-Thourie et France II, 242 mètres.

Les deux dernières ont été d'une très belle réalisation, chacune dans son genre.

L'une, celle du dimanche de la solennité de Sainte-Anne, dans l'abbaye en restauration du Relecq (Plounéour-Ménez), était incluse au programme de la journée artistique (chant et musique bretonne) que dirigeait l'abbé R. Abjean, à la tête de sa chorale de Saint-Mathieu de Morlaix. A tout le bien qui a été dit de la Sainte-Anne de 1971, première de la série, il faudrait encore ajouter, car ce fut vraiment un pas de plus vers la perfection.

L'autre messe, celle du 15 août, dans la basilique du Folgoët, ne connut pas le même souci d'art. Elle était plutôt du genre populaire. L'auditoire était différent et l'on voulait surtout un chant de foule. Cependant l'impression produite ne fut pas moins forte.

C'est une richesse de disposer à l'usage de notre peuple breton des offices de qualité différente mais bien adaptés aux besoins et aux goûts des auditeurs divers.

LA 100^e MESSE EN BRETON AU PAYS DE VANNES

Depuis la première messe « bretonne » de Kergonet, en Gestel, le 1-2-70, et dont le souvenir reste gravé dans les mémoires (car ce fut un départ fantastique), jusqu'à la Saint-Michel 1972, plus de cent messes dominicales et festives ont été célébrées en pays vannetais. Voici la liste des paroisses qui ont eu des messes en breton cet été :

Quistinic (3 dimanches), Plouharnel, 23-7-72 ; Bubry, 29-7-72 ; Nain, 30-7-72 ; Le Sourn, 30-7-72 ; Lorient, 6-8-72 ; Bubry, 6-8-72 ; Plume-lin, 13-8-72 ; Calan, 15-8-72 ; Brech, 20-8-72 ; Brech, 27-8-72 ; Inguiniel, 27-8-72 ; Le Bono, 27-8-72 ; Landaul, 3-9-72 ; Merlevenez, 10-9-72 ; Mendon, 9-9-72 ; Brech, 10-9-72.

M. H.

SOMMAIRE

L'État et la Communauté Nationale	p. 1	Ar zent, or mignoned	p. 30
Une grande figure de Breton	p. 2	Gouel an Anaon	p. 31
L'Assemblée générale d'Emgleo Breiz	p. 10	Gand Gourdennoù Arhant	p. 33
Charme et Beautés de la Bretagne	p. 13	An Daou, vern Teil	p. 35
La Faim des Bretons	p. 19	Al Leur Nevez, Année 1973	p. 37
Revues, Plaquettes, Livres	p. 21	Ar Skol dre Lizer	p. 38
Charles Duclos	p. 23	Ar venn Avalou	p. 42
Kala-Goanv	p. 25	Bro Gwened	p. 43

Notre couverture : Le comte Hervé Budes de Guébriant, dans son bureau de Président. à l'Office Central de Landerneau.

133962



Editorial

L'ÉTAT ET LA COMMUNAUTÉ NATIONALE

On dirait parfois que ce n'est plus une attitude chrétienne d'aimer notre pays.

De fait, beaucoup de chrétiens se sentent gênés d'avouer qu'ils aiment leur patrie. En tous cas, ils se sentent mal à l'aise pour dire qu'ils aiment leur patrie. En revanche, ils se sentent très à l'aise pour dire qu'ils aiment le tiers-monde ou même tout l'univers.

Certes, il ne faut pas identifier l'État et la communauté nationale. Il est cependant curieux de constater que ceux qui reprochent à l'Eglise d'avoir été hier du côté du Pouvoir veulent l'engager aujourd'hui dans la même erreur en lui demandant d'opter contre le Pouvoir.

Avec beaucoup de bonne volonté nous discutons entre chrétiens sur « Foi et Politique » — pour ne pas être en retard sur notre époque. Or, pendant que nous prétendons nous ouvrir sur le monde, se développe autour de nous une offensive d'une vigueur et d'une étendue à peu près inconnues jusqu'ici : l'offensive puissante d'une immoralité qui attaque les centres nerveux de toute vie spirituelle et désagrége la santé de l'âme et du cœur. Et cela dans tous les milieux de vie.

A force de discuter avant tout de problèmes économiques, à force de mettre la vérité chrétienne et la foi morale sans cesse en question, à force de conseiller aux pasteurs d'être désormais confondus avec le troupeau et de ne plus le guider, à force de refuser de voir le problème par en haut et sur le plan métaphysique où il se pose d'abord, à force de ne plus voir les choses qu'à ras de terre, nous donnons beaucoup l'impression d'avoir perdu la clef du Royaume que le Seigneur a confiée à l'Eglise, les clefs qui nous ouvrent le monde intérieur de la Liberté véritable et de notre épanouissement définitif.

Pendant ce temps nous laissons béantes des angoisses que nous étions souvent seuls à soulager et nous ressemblons au mauvais père (cité dans l'Evangile) qui donnerait à son enfant affamé une pierre à la place du pain. De fait, le pain, dont on aurait tant besoin de nos jours, c'est cette nourriture de l'esprit et du cœur. C'est elle qui manque cruellement à beaucoup d'hommes autour de nous, parce qu'ils sont désespérés dans notre immense univers de machines, qui se transforme peu à peu en un désert humain.

Quel Samaritain viendra au secours de ceux qui meurent ainsi de soif à côté du puits pollué par nos lâchetés et nos indécisions, ensablé par notre incurie et notre manque d'amour ?

Allocution de Mgr Elchinger dans sa cathédrale de Strasbourg (le 9 juillet, lors d'une messe pour la France).

POUR LE BIEN DE LA PAIX DE NOS AMES

Les chrétiens qui recherchent des lectures saines et tonifiantes par ces temps si troublés auraient intérêt à lire :

1. « Pourquoi avez-vous peur ? » d'Henri Stock, aumônier au collège Stanislas de Paris, à la librairie Beauchêne.

2. « Le temps de l'angoisse et de la recherche », par Joseph Folliet, à la Chronique sociale de France, Lyon.

Une grande Figure de Breton

En prélude : LA NOBLESSE BRETONNE

Il vient de paraître, chez Flammarion, au début de cette année, un livre de Jean Meyer sur la *noblesse bretonne* qui tente de définir ce groupe social, dont l'histoire jusqu'ici balance entre l'épopée légendaire et le dénigrement passionné : deux excès qu'il ne mérite guère comme de juste.

On veut bien croire, avec le grand historien Michelet, dont le romantisme n'est un secret pour personne, que cette noblesse était aussi innombrable que pauvre ! Mais comment peut-il dire, dans un saisissant raccourci, qu'elle était en bloc « *dotée d'un génie d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle* », qu'elle représentait « *un milieu turbulent, actif, opposé à tous les régimes* », spécialiste, avant la lettre, de la guerre subversive et de la guérilla, comme de la guerre d'escadre ou de course. Hum ! Ici il faudrait s'entendre.

C'est manquer de psychologie, il nous semble, que de traiter avec tant de simplisme une classe sociale si complexe et si diverse à l'image même des « *terroirs* » dont elle est issue. Il y a de tout dans les nobles bretons, à la fois si attachés justement à leurs terres et si aventureux, en même temps si portés à vivre en paix chez eux avec leurs gens et, à l'occasion, si prompts à prendre les armes, capables de se montrer des plus féaux à leur suzerain naturel comme d'être des plus rebelles à l'autorité souveraine s'exerçant à partir de la France ou de l'Angleterre. S'ils manquent parfois de diplomatie et de souplesse, ils ont du courage et de l'honnêteté à revendre. C'est là d'ailleurs le fond de leur personnalité où l'esprit d'indépendance va de pair avec la fidélité à leur signature comme à leur parole et leur foi données...

Les Français qui n'apprennent l'histoire de France que par les manuels scolaires et officiels, connaissent peu de chose du Traité d'union franco-bretonne de 1532 et moins encore de ses clauses *déclarées* ou secrètes.

Comment sauraient-ils dans quelle mesure la France, sous l'Ancien Régime, a fait des entorses à ce pacte et de quelle manière, par les États généraux de 1789, elle en a fait table rase ? Ils ne savent pas davantage que les Bretons, appelés depuis la première République à contribuer, par leur sang, leur travail et leurs impôts, à la défense et à la prospérité d'un ordre nouveau qui est celui d'une communauté nationale où ils ne retrouvent plus la place et les droits laissés à leurs pères par un *arrangement historique* à l'amiable, ne sont pas des rebelles, quand ils contestent d'une manière ou d'une autre la mainmise sur leur pays, ses biens et ses gens par un pouvoir central unitariste, contrairement aux règles élémentaires du droit public international.

Il est vrai que les Bretons eux-mêmes, qui ne disposent à l'école que de livres d'histoire à sens unique, ne se rendent pas compte, sauf exception, de l'injustice dont ils sont l'objet.

Mais il y a tout de même cette exception.

Elle est le fait surtout de nobles et de culturels. Ceux-ci ne sont pas à ce point ignorants des droits, franchises et libertés de l'ancien duché souverain qu'ils puissent restés insensibles à la suppression illégale du traité qui l'a unie à la France.

Il n'y a pas de prescription pour ces choses. Qu'ils regimbent donc de temps à autre, quoi de plus naturel ?

La Bretagne a-t-elle pour si peu refusé ses services à sa partenaire oublieuse et indélicate ? L'histoire prouve que non. Les grands hommes de chez nous qui se sont illustrés dans tous les domaines, depuis le XVI^e siècle, pour le compte de la France, sont là pour en témoigner. L'on ne voit pas non plus où et quand la masse des Bretons, en dehors de la chouannerie, qui d'ailleurs ne se dressait contre les Conventionnels qu'au bénéfice des princes légitimes, se soient dérobés au devoir commun. Est-ce leur faute si les mobiles bretons en 1870 ont été si peu et si mal employés contre les Prussiens ? Et l'attitude des soldats bretons, en 1914 et dans la dernière guerre, ne montre-t-elle pas assez qu'il n'est pas de meilleur rempart contre l'envahisseur ?

Passons.

Il ne s'agit ici que de la noblesse bretonne. Si nous y revenons, c'est que nous allons à l'instant nous occuper d'un de ses représentants des plus qualifiés, qui a su unir, sa vie durant, envers et contre tout, le service de la France et l'amour de la Bretagne. On peut même dire qu'il n'a si bien servi celle-là que dans la mesure même où il restait profondément attaché à celle-ci. Le nom qu'il porte est celui du premier maréchal que la Bretagne ait donné à la France depuis le Traité d'union, ce Jean Baptiste Budes de Guébriant, mort en 1642 sur le champ de bataille de Walfenbultel, vainqueur des impériaux sous Louis XIII. Il est son lointain arrière-petit-neveu et il s'est éteint au château de Guernevez en Saint-Pol-de-Léon, à l'âge de 92 ans.

LE COMTE HERVÉ BUDES DE GUÉBRIANT

Annonçant sa mort « *pro memoria* » dans son dernier numéro, le *Bleun Brug* écrivait : « *M. de Guébriant a été par le nom, la parole, l'action et la plume le plus grand paysan de Bretagne et de France.* » Il s'agit de son siècle naturellement.

Nous n'avons pas à le prouver ici. Cela a été déjà fait et bien fait. N'avons-nous pas eu un magistral exposé sur plusieurs grandes pages de son « œuvre terrienne » dans la livraison du 22 juillet du « *Paysan breton* » le journal des seize organismes syndicaux, coopératifs et mutualistes englobés avec les annexes sous le titre général « Association des agriculteurs de Bretagne » ? Tout y a été passé en revue de ses activités multiformes aux différents postes qu'il a occupés de longues années durant comme fondateur, président, vice-président ou administrateur au plan local, régional et national, depuis le jour où, deux ans après son mariage, il lançait, en 1906, les Jardins ouvriers de Saint-Pol-de-Léon jusqu'à celui même de sa mort, le 30 juin 1972 où il assistait encore le matin à deux conseils d'administration à l'Office central de Landerneau dont il exerçait toujours la présidence d'une des branches : cette Coopérative d'insémination artificielle et d'amélioration du cheptel du Finistère, et des Côtes-du-Nord, qui était en 1948, à Plounévezel, sa dernière fondation.

Mais encore faudrait-il le chercher dans ce rôle hors du terrain syndical ou coopératif. Ne fut-il pas, en 1927, le fondateur de la Chambre d'agriculture du Finistère qu'il présidera 32 années durant, laissant à M. de La Bourdonnaye, d'Ile-et-Vilaine, l'honneur de présider la Chambre régionale d'agriculture de Bretagne, après qu'il en eut préparé la création en 1954 après combien d'autres ! Longue serait la liste des œuvres dont il fut le président fondateur ou du moins le président restaurateur.

1) Le nom gène et primitif est l'Office central des œuvres agricoles du Finistère, puis des Côtes-du-Nord, avec siège social à Landerneau.

Passer en revue n'est pas tout dire. L'action mutualiste de M. de Guébriant sur le plan national n'a pu être qu'évoquée même pour le Crédit agricole privé dont il fut l'un des hommes marquant en France et surtout pour la Caisse centrale des mutuelles-accidents dont il fut le président-fondateur en 1924 et qui devait lui coûter tant de soucis.

Mais cela est peu de chose à côté de tout ce que laisse entrevoir et lire entre les lignes la grande fresque du *Paysan breton*. Cela n'est rien à côté de ce qu'on ne peut encore écrire et qui est cependant l'œuvre capitale de la vie de M. de Guébriant et à tout le moins l'aboutissement de sa longue carrière de syndicaliste, nous voulons parler de la Corporation nationale paysanne qu'il avait tant appelée de ses vœux, dès 1920, à laquelle il avait ouvert depuis la voie avec tant de peines et de luttes, et qu'il avait enfin organisée avec plus de peines et de luttes encore de 1940 à 1944. Ce furent là quatre années extraordinairement remplies, au milieu des pires difficultés. Jamais il n'avait été si grand, jamais il n'était monté si haut.

Mais, à cette époque, si, officiellement, les Français n'étaient plus en guerre, ils étaient « occupés ». Et il était écrit que tout ce qui serait bâti sur la terre de France sous l'occupation courrait le risque de s'écrouler sur les bâtisseurs. La Corporation ne devait pas échapper à ce risque.

A l'exercice cependant, et à brève échéance, cette institution aurait donné enfin aux paysans l'initiative, la gérance et la maîtrise de leurs propres affaires — sous le contrôle de l'État, bien entendu, mais en pleine responsabilité —. Jamais ceux-ci n'avaient été si près de leur chance. Comment furent perdus les fruits d'une si longue lutte ? Comment furent frustrés tant d'espairs chez les plus mal lotis de France, qui voyaient pour la première fois devant leurs yeux l'image d'une vie vraiment humaine ?

Qui le dira ?

Les dossiers de l'histoire ne sont pas encore à la veille d'être ouverts sur un tel sujet aux chercheurs les plus pressés.

Il y en a bien qui ont pris là-dessus quelques notes et rédigé quelques mémoires du temps de l'occupation. M. de Guébriant lui-même avait commencé les siennes pour lui-même et les siens, que la mort vint interrompre.

Ce qui en a filtré sous la plume de celui qui a eu l'avantage de les lire et d'en parler dans la dernière partie du deuxième tome de *l'Histoire générale du combat des paysans bretons à travers les siècles* et dans laquelle se coule tout naturellement l'histoire particulière de l'Office central de Landerneau à partir de ses origines jusqu'en 1944, projette quelques lumières curieuses sur cette période dramatique où s'organisait la Corporation paysanne. Mais la discrétion autant que le respect dû à des personnalités encore vivantes n'ont pas permis de donner aux événements plus d'éclairage que n'en autorisait la manière généreuse d'un seigneur tel que le comte de Guébriant dont le correspondant du *Monde*, dans son article nécrologique, soulignait la courtoisie et la lucidité, pendant que celui de *la Croix* le présentait comme un « gentilhomme » de grande allure.

Le premier tome de ce gros ouvrage qui est un monument élevé à la gloire de l'œuvre de M. de Guébriant et des autres pionniers du syndicalisme agricole breton est déjà prêt pour l'impression.

Le second est aussi terminé mais encore soumis à la lecture et révision préalables à l'édition.

La revue tiendra ses lecteurs au courant de ces publications quand le moment sera venu.

LA MIGRATION RURALE BRETONNE

Il est encore deux points dont les rédacteurs du numéro spécial du *Paysan breton*, consacré à la mémoire de notre héros, ont laissé aux spécialistes le soin de traiter : l'enseignement agricole, autant post-scolaire que scolaire, et la migration rurale bretonne. M. de Guébriant fut tenace dans la poursuite de l'un et l'autre de ces objectifs où il atteint le même succès. Mais c'est de la réussite de l'émigration de « ses Bretons aux pays de Garonne » qu'il tirait surtout une légitime fierté.

C'est de cette affaire que nous parlerons ici, puisque, aussi bien, des hommes plus qualifiés peuvent traiter la première.

Nous pouvons nous autoriser, en effet, d'une présence de 25 ans en Aquitaine (1934-1959) comme aumônier-consul des Bretons pour nous étendre quelque peu sur une œuvre que lança M. de Guébriant en 1921 et qu'il tint en main jusqu'en 1959, date de l'expiration de l'aumônerie bretonne dont il fut l'instigateur en 1925.

Le Jeune Président
de l'Office Central



Parler de l'action de M. de Guébriant sur le seul plan intérieur de la Bretagne au service des paysans restés chez eux serait en quelque sorte mutiler son œuvre ou du moins la rétrécir. C'est comme si on oubliait les quatre années de vie qu'il a données à la Corporation nationale paysanne dont l'envergure dépasse manifestement ce qu'il a réalisé de beau et de grand, sur le plan local et régional, qui forme cependant un ensemble si impressionnant. Loin de nous l'idée de comparer la migration bretonne à cet ensemble et encore moins à la Corporation. Elle a tout de même en son temps revêtu un caractère historique que des livres et des thèses de doctorat ont essayé de faire ressortir. Son histoire, de ce fait, est peut-être plus connue que celle de la Corporation et celle de l'Office central, l'œuvre mère dont la migration n'est que la filiale. Ce paradoxe s'explique par l'immensité des œuvres de Landerneau et le problème si délicat que pose encore la Corporation. Ces deux choses ont découragé jusqu'ici les historiens. Mais comment le cas de quelque 1500 familles de Basse-Bretagne, dont les départs se sont effectués sur une échelle de plus de 10 ans vers les pays de Garonne après la guerre de 14-18, a-t-il réussi à se signaler et à s'imposer à l'opinion, alors que les migrations vendéennes et aveyronnaises avaient commencé bien plus tôt et en formations plus fortes dans ce même pays d'Aquitaine, sans susciter d'intérêt ?

C'est que la migration bretonne, dès le début, avait été, d'une part, prise en charge par les syndicats agricoles des terroirs originels, avait été orientée, sinon dirigée, tout le temps de l'implantation, et, d'autre part, en ce qui concerne les convois officiels du Périgord, reçue, guidée et soutenue par les syndicats et les services agricoles de Dordogne.

Voilà le caractère nouveau et la première originalité de la formule bretonne, là où les paysans des autres migrations intérieures ou extérieures se présentaient isolés et sans tuteurs, à simple titre individuel. La seconde originalité est celle-ci : A la fin des huit convois officiels, commencés en 1921 et terminés en 1924, la colonie, sur le constat des besoins religieux et sociaux restant insatisfaits au grand dam des émigrés, est dotée d'une aumônerie en son centre même, à Périgueux, d'où un prêtre bretonnant, un des trois pilotes convoyeurs, exercera son action spirituelle et sociale à toute fin utile. C'était là encore une innovation.

A qui devons-nous ces deux marques distinctives de la migration bretonne, qui, à elles seules, ont été les grands facteurs de la réussite de l'opération ?

C'est au président nouvellement nommé de l'Office central — son élection ne datait que de 1919 — à M. de Guébriant qu'il faut attribuer tout d'abord la prise en considération des besoins urgents de terres à l'extérieur pour les paysans bretons, besoins détectés par Saig Tynvez, le futur pilote, à l'expiration du moratorium de guerre régissant les baux de ferme, et l'idée de les porter, en 1920, à la tribune du Congrès national des syndicats agricoles de Strasbourg, devant les représentants syndicaux de toute la France. C'est de là qu'est partie la solution, quand le Périgord a accepté et même demandé les Bretons disponibles pour ses fermes et métairies libres.

Encore fallait-il que quelqu'un prît personnellement l'affaire en mains et la suivît jusqu'au bout avec méthode et persévérance en s'assurant toutes les collaborations aux bases d'arrivée comme aux bases de départ, sans négliger l'appui national de Paris. L'homme de la situation fut encore M. de Guébriant et c'est lui également qui, pour donner à l'œuvre le complément attendu et désiré des Bretons, sollicita, indiqua et obtint le seul prêtre capable à ce moment d'être à Périgueux le délégué permanent à la fois des évêques et des syndicats de Bretagne, l'abbé Lanchès, l'un des pilotes de la première heure.

Ce ne sont pas là petites choses quand on connaît l'histoire.

Malgré toutes les précautions prises, l'aventure assez scabreuse en elle-même aurait pu mal tourner. Dans ce cas les gens qui, par aventure, auraient peut-être hésité à concéder la victoire à M. de Guébriant, n'auraient certainement pas oublié de lui attribuer la défaite. C'est la meilleure preuve qu'il était l'artisan principal de la réussite.

Les émigrés bretons ne s'y sont jamais trompés. Pour eux M. de Guébriant était toute la Bretagne lointaine, mais secourable. L'ayant vu tremper dans leurs peines et leurs épreuves ils le voulaient près d'eux dans leurs joies. Lors des grandes manifestations, la présence de leur aumônier ne suffisait plus. Il fallait que dans la personne de M. de Guébriant leurs chefs de Bretagne fussent là. Et il venait, à leur appel, présidant en 1938 le premier congrès général de la colonie, à Bergerac, sur la Dordogne, en 1946 le 25^e anniversaire de l'arrivée des Bretons en Périgord, en 1953 les épousailles de la Bretagne et de l'Aquitaine à Bergerac à nouveau, avec le retour de noces en 1955 à Tonneins, sur la Garonne. Ces deux dernières fêtes furent tout simplement... triomphales... « On ne peut rien imaginer de mieux, nous disait-il, même en Bretagne » et le lendemain de ces grands jours il écrivait à Mme la vicomtesse, sa femme :

« Je me sens presque comme un prince parcourant un morceau de son royaume, et reçu dans l'enthousiasme de ses sujets. »

Ces choses, nous les avons vécues à ses côtés au soir de mon aumônerie qu'il avait voulu prolonger après la guerre jusqu'à l'affirmation du succès et le temps d'organiser une nouvelle émigration à partir de 1947, au bénéfice des paysans de Haute-Bretagne (des Gallos) cette fois. La formule ancienne fut améliorée à leur usage. Elle devint même une institution nationale quasi officielle sous le titre de Syndicat national des migrations intérieures rurales, lancée en 1949 avec l'appui des deux ministères de l'Agriculture et de la Population ou de la Famille. Son aire s'était agrandie aux dimensions de toutes les provinces à la recherche de débouchés pour les foyers ruraux en surnombre, aussi bien que de celles qui continuaient toujours à offrir des fermes et des métairies. Ce n'était plus les seules Aquitaine et Bretagne qui étaient en cause, c'était encore une bonne partie de la France... Mais, si l'aumônerie bretonne ne lui avait servi de plate-forme, l'œuvre nationale des migrations intérieures rurales n'aurait jamais vu le jour et c'eût été dommage. Elle correspondait à un réel besoin. Naturellement, M. de Guébriant eut sa place dans l'institution, et l'aumônier-consul des Bretons, jusqu'à la fin de son mandat en 1959, quand la nouvelle colonie des « Gallos » eut retrouvé son équilibre et réussi son implantation à côté de l'ancienne colonie bretonnante et en union avec elle dans un bon échange de services.

SAUVEGARDE ET ÉPANOUISSEMENT DE LA PERSONNALITÉ BRETONNE

Pourquoi M. de Guébriant, à ce souci déjà grand de procurer pain et bien-être aux paysans bretons en Bretagne même, a-t-il encore ajouté la tâche plus compliquée d'en procurer hors de Bretagne à ceux qui ne pouvaient vraiment trouver sur place de terres à louer ?

S'il l'a fait, ce n'est pas seulement par ce qu'il était un homme de cœur, frappé par l'injustice réservée aux cadets de famille et aux éléments faibles des paroisses rurales. C'était aussi en vertu de sa conception de dirigeant syndicaliste à la tête d'une œuvre qui se devait, par respect de ses principes et de son esprit, ne laisser sans réponse aucune question posée à l'intérieur d'un foyer paysan peuplé à la manière bretonne.

Si la solution ne pouvait être trouvée sur place — et c'était souvent le cas — il fallait la chercher ailleurs quand on savait, après enquête, qu'en d'autres provinces se présentaient des valeurs équivalentes.

C'est pour cela qu'il prospecta d'abord et qu'il organisa ensuite méthodiquement, ne laissant rien à l'aventure, comme son ancêtre, feu le maréchal de Guébriant, de ce qu'il était possible de prévoir et d'aménager.

C'était des êtres vivants, des hommes constitués en famille, qu'il envoyait à coup sûr vers des fermes lointaines correspondant à leurs forces et à leurs besoins. Il respectait en eux la dignité de la personne humaine. C'était aussi des chrétiens.

C'est pour cela, qu'allant au-delà du syndicalisme pur et fidèle à la doctrine sociale de l'Église mise à la base de l'Office central, il se préoccupa de trouver pour les migrants du Finistère (et autres) le prêtre qui convenait et que l'évêque du diocèse, Mgr Duparc, ne manqua pas de lui accorder de bonne grâce. Ce prêtre, il le voulait bretonnant, afin que là-bas, dans leur exil volontaire, les déracinés en Périgord retrouvasent en quelque sorte le recteur de leur paroisse, dont ils avaient emporté l'image avec nostalgie.

L'homme de cœur et de service public était, en outre, doublé d'un homme vraiment de Bretagne, sentant breton, comprenant la langue bretonne, la parlant et l'écrivant, avec gaucherie peut-être, mais suffisamment bien, quand il le fallait.

Et ici nous nous trouvons en face d'un aspect nouveau de la figure de M. de Guébriant, resté un peu dans l'ombre.

Si on peut parler à son propos d'honnête homme et d'humaniste à la manière du grand siècle, à cause de sa culture et de sa formation générale gréco-latine, on ne doit pas sous-estimer sa personnalité bretonne.

Il admettait mal qu'on contestât sa qualité de « terrien » et qu'on le traitât de « bourgeois » par opposition à « paysan ». Il admettait aussi difficilement qu'on lui déniât son titre de Breton, sous prétexte qu'il faisait plutôt Français.

Il avait souci de garder et de faire épanouir en lui sa personnalité bretonne comme il cherchait à la maintenir et à la développer chez les autres autour de lui.

C'est dans cet esprit qu'il aidait les aumôniers bretons à soutenir chez les migrants d'Aquitaine cette même personnalité à travers les évolutions nécessaires, comme il aidait en Bretagne les hommes du Bleun Brug à développer le caractère et le sentiment bretons par tous les moyens appropriés. Il lisait régulièrement la revue et assistait volontiers aux congrès du style traditionnel. Mieux, il suivait les travaux des stages de culture bretonne organisés après la guerre de 39-44 et, à l'occasion, y prenait une part directe.



M. de Guébriant, promu Grand Officier de la Légion d'Honneur, prononçant son allocution, le jour de la remise de la Croix, le 17 décembre 1971, à Brest.

Il y apportait alors une note professionnelle paysanne et des préoccupations économique-sociales, qui ramenaient sur terre des problèmes que maints intellectuels avaient tendance à élever trop haut en oubliant que les Bretons avaient aussi besoin de pain et de bien-être matériel.

C'est ainsi que nous le voyons donner une conférence au « Bleun Brug » de Châteaulin, en 1953, une seconde à la session d'études de Brest, en 1959, et enfin une troisième à l'Université bretonne d'été de Morlaix, le 28 août 1967.

Et de quoi parlait-il ?

Toujours du même sujet mais avec des variantes nouvelles.

A Châteaulin, il s'agissait de l'évolution agricole de la Bretagne en général.

A Brest, des conséquences plutôt bénéfiques de cette évolution.

A Morlaix, des mutations de tout genre en agriculture.

Evolution ! Mutations !

M. de Guébriant suivait donc son temps. C'était le meilleur moyen d'en être encore. Par là il gardait une extraordinaire jeunesse d'âme. On était étonné de voir combien d'ailleurs il aimait les jeunes et à se trouver parmi eux.

On l'aurait été moins si on avait mieux connu son action au point de vue syndical et corporatif en faveur de la jeunesse paysanne et bretonne et ce, dans tous les domaines.

Il nous demandait souvent : « Mais ces jeunes qui se détachent si facilement aujourd'hui de la terre, vont-ils refuser aussi la tradition et l'héritage culturels ? Aimeront-ils encore la langue de leurs pères, la parleront-ils ? »

En tout cas, il se réjouissait de voir se dessiner, autour des écoles secondaires et de l'Université, le mouvement favorable des générations montantes vers la culture bretonne.

LE CHRÉTIEN DE MARQUE BRETONNE

Nous voudrions, en terminant, parler du chrétien. Mgr Favé, dans son allocution du 3 juillet, à la cathédrale de Saint-Pol-de-Léon, devant son cercueil, en a touché un mot discret, mais qui a suffi à restituer sa grande figure de croyant.

Croyant, il l'était par toutes les fibres de son être, un peu à la manière du maréchal Foch, son voisin de villégiature au manoir de Traonfeunteuniou en Ploujean, c'est-à-dire autant par atavisme que par conviction personnelle, et plus encore à la manière du général Weygand, un autre voisin dans sa résidence morlaisienne, auquel un souffle mystique à chaque jour renouvelé rendait vie et force au vieux fond venu de plus haut et de plus loin dans le passé.

Mais sa foi s'apparentait davantage à celle des vieux Bretons portant toujours sur leur âme la marque des rudes missionnaires qui avaient évangélisé leurs pères au XVII^e siècle et pétri toute leur vie de christianisme. C'est par là qu'il était pieux à la mode de Bretagne, régulier dans son observance, ne délaissant aucune cérémonie pieuse et ne dédaignant pas davantage les pratiques familiales de dévotion auxquelles servait de cadre la chapelle domestique du château de Guernevez.

Il priait bien chez lui et tout autant en voyage. Nous nous souvenons l'avoir vu et entendu, lors d'une tournée en Aquitaine, où l'étape avait été plus ou moins prévue, prier un soir à haute voix avec Saïg Tynevez, le vieux lutteur syndicaliste, chacun au pied de son lit dans l'unique chambre disponible. Et leurs prières en commun montaient vers Dieu, alternativement en breton, en français, sans oublier le latin, comme on savait le faire à cette époque en bien des foyers de Bretagne. Jamais nous n'avons pu oublier le gentilhomme terrien agenouillé auprès du paysan de la base, tous deux s'adressant au Seigneur du ciel dans la même langue, avec la même foi et le même cœur. Mais qui, ayant bien connu M. de Guébriant, ne pourrait citer d'autres traits ?

« Eun den a relijion, eun den a iliz (1) », disaient volontiers de lui le peuple environnant et ses fermiers. Ceux-ci ajoutaient encore volontiers :

(1) Un homme de religion, un homme d'Eglise.

« eun den a justiz (2) », comme si cette chose allait tout naturellement avec la religion de leur maître, où les principes chrétiens ne souffraient pas d'être désavoués par la pratique ordinaire de la vie. En fait de principes, d'ailleurs, si M. de Guébriant se pliait parfois à composer avec les hommes par courtoisie et bonté d'âme, pour ceux-là il se montrait ferme et intraitable en toute rencontre.

Constance et fidélité ! Telle aurait pu être sa devise. Il ne variait pas dans ses idées. Il était fidèle dans ses amitiés comme dans ses dévouements.

Avec cela, l'homme de tous et au premier chef de ses paysans. Pour être davantage à eux dans la paix et dans l'union des cœurs, il n'accepta jamais de mandat politique d'aucune sorte. Par là aussi il échappait à toute compromission et à toute manœuvre qui auraient pu ternir son honneur ou sa parole de gentilhomme, droit et loyal comme une lame d'épée.

A tous ces titres et à d'autres qu'il nous faut laisser dans l'ombre, on peut dire qu'en M. Budes de Guébriant l'homme a honoré l'humanité, le noble la noblesse, le terrien la paysannerie, le chrétien l'Eglise et le Breton la Bretagne.

F. MÉVELLEC.

(2) Un homme de « justice », un homme juste. Pour ses fermiers, M. de Guébriant était un maître large et libéral sous la loi duquel il faisait bon vivre, génération après génération.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE D' ————— EMGLEO BREIZ

1. Enseignement du breton.

L'assemblée générale d'Emgleo Breiz qui s'est tenue le 2 juillet dernier à Carhaix a fait le point sur la situation de la langue bretonne après la publication du décret du 7 septembre 1971 organisant l'enseignement du breton dans le deuxième cycle du second degré. Il est évident, comme l'a souligné à différentes reprises le secrétaire général d'Emgleo Breiz, Armand Keravel, qu'il s'agit là de dispositions visant le seul deuxième cycle et qu'elles devront être étendues à l'ensemble du second degré. L'extension de ces dispositions au premier cycle a d'ailleurs été réclamée avec vigueur par les Conseils généraux de Bretagne et défendue aux dernières réunions du conseil d'administration du C.E.L.I.B.

En attendant que soit enfin adopté un statut général des langues et cultures régionales, l'Assemblée générale d'Emgleo Breiz a souhaité que :

- l'étude de la langue bretonne soit possible à partir de la sixième à raison de 3 heures par semaine comme dans le deuxième cycle ;
- les crédits nécessaires soient débloqués pour permettre l'organisation de stages pédagogiques à l'intention des maîtres des premier et deuxième degrés ;
- la création d'une épreuve facultative de langue régionale au B.E.P.C. encourage et sanctionne l'enseignement du breton dans le premier cycle du second degré.

2. O.R.T.F.

L'Assemblée générale a également examiné le problème posé par l'avenir des émissions régionales en langue bretonne à la télévision dans la perspective de la création de la troisième chaîne.

Elle a rappelé à cette occasion les revendications d'Emgleo Breiz dans le domaine de l'information :

- la multiplication et la diversification des émissions radiophoniques et télévisées ;
- les moyens en matériel et en personnel qualifié ;
- la création d'un service spécial des émissions bretonnes.

A. D.

Voici, à partir des chiffres fournis par les services du Rectorat, un tableau récapitulatif par département des effectifs d'élèves ayant suivi des cours de langue bretonne dans l'académie de Rennes au cours de l'année scolaire écoulée. Le total : 3 164 élèves, est inférieur de 700 environ à celui de l'année précédente : 3 821 élèves.

Cette différence s'explique par l'impossibilité où se sont trouvés de nombreux chefs d'établissements d'organiser des cours de langue bretonne faute de professeurs et d'instituteurs. Si toutes les demandes avaient été satisfaites, c'est 1 428 élèves supplémentaires qui auraient pu suivre les cours de langue bretonne et la fréquentation de ces cours aurait approché les 5 000. Cela justifie, s'il en était besoin, le combat que continue à mener Emgleo Breiz pour l'enseignement de la langue bretonne.

DÉPARTEMENT	ENSEIGNEMENT PUBLIC		ENSEIGNEMENT PRIVÉ	
	1 ^{er} cycle	2 ^e cycle	1 ^{er} cycle	2 ^e cycle
Finistère	263	310	511	595
Côtes-du-Nord	191	335	9	232
Morbihan	114	72	159	185
Ille-et-Vilaine	19	139	0	30
TOTAL	587	856	679	1042
Enseignement public : 1 443. Enseignement privé : 1 721.				
Total : 1 443 + 1 721 = 3 164.				

UNE TRES LOURDE FAUTE

A quelques jours de la rentrée scolaire, il est patent que le ministère de l'Education n'est aucunement décidé à faciliter et à encourager de quelque façon que ce soit l'enseignement du breton et des autres langues dites « minoritaires ». Ni M. Guichard, ni M. Fontanet n'ont répondu aux demandes, appels et vœux qui leur ont été successivement adressés concernant une organisation normale des cours de langue régionale dans les collèges. L'entrevue avec le ministre sollicitée par « Défense et Promotion des langues de France » n'a pas eu lieu. Les crédits réclamés depuis trois ans pour la formation des maîtres ne seront pas encore prévus au budget de 73. Sans doute, la remarquable progression du nombre des candidats se présentant à l'épreuve de langue bretonne ou occitane a-t-elle effrayé les responsables parisiens, bien décidés à présent, semble-t-il, à freiner au maximum le développement d'un enseignement dont ils ne veulent pas, Dieu sait pourquoi !

Ainsi donc, en 1972-1973, les cours de breton devront continuer à être donnés dans les pires conditions, au niveau des C.E.S., des C.E.G. et des C.E.T. Aucun effort ne sera entrepris pour préparer les maîtres bretonnants à l'enseignement de leur langue maternelle ni pour développer l'étude de la civilisation régionale. Dans une nouvelle lettre à M. Fontanet, *Emgleo Breiz* a tenu à souligner les réactions suscitées par son silence :

« Qui pourra comprendre votre absence de réponse, comme celle de M. Guichard, autrement que comme un refus d'apporter la moindre amélioration aux conditions proprement scandaleuses toujours imposées à l'enseignement de la langue bretonne, dans le pays même dont celle-ci exprime la personnalité ? Comment ne pas voir dans l'attitude de votre ministère la confirmation d'une résistance obstinée à l'idée d'un changement réel de sa politique d'étouffement de notre langue et de notre culture ? Et, étant donné l'origine, le nombre et le caractère pressant des vœux et appels adressés ces derniers mois sur le plan culturel, qui ne sera choqué en Bretagne par le sans-gêne avec lequel le ministère de l'Éducation se comporte à l'égard d'une région déjà justement irritée par maintes promesses non tenues sur le plan économique ? »

Il faut ajouter qu'on sait maintenant que les services de la rue de Grenelle, par leur opposition aux propositions parlementaires relatives aux cultures régionales, ont pratiquement arrêté l'étude entreprise à ce propos par le rapporteur désigné. Quand on sait la force du courant partout évident chez nous en faveur des droits de la Bretagne dans tous les domaines, on se rend compte de la très lourde faute psychologique commise par les autorités en ajoutant leur incompréhension sur le plan culturel aux graves déceptions provoquées sur tant d'autres plans.

EMGLEO BREIZ, B.P. 17, Brest.



RÉPONSE A UNE QUESTION . . .

Les Bretons font-ils quelque chose pour connaître leur pays et le visitent-ils ?

A cette question - bonne réponse se trouve dans l'initiative du docteur et Mme Caraes de Ploudalmézeau, organisant à l'usage de leurs compatriotes un voyage en groupe au mois d'août pour la visite des beautés naturelles et des monuments de leur terroir. Soixante-dix voitures participèrent au petit périple qui devait mener les touristes d'un jour du manoir de Kérennou au vieil hospice de Plourin, à Kermaidec, à Kerlean pour finir par Penn an Dref et la chapelle Saint-Roc'h. Ce fut une découverte pour la plupart. On ne soupçonnait pas de pareils trésors aux environs immédiats de Ploudalmézeau.

Mais n'en est-il pas de même dans toute la basse Bretagne où tant de sites et d'œuvres d'art mériteraient une visite.

Charme et Beautés de la Bretagne

La matière de Bretagne semble être de plus en plus exploitée, les initiatives bretonnes de plus en plus mises en avant et les talents des Bretons mis en lumière.

Cela apparaît à travers livres, revues et plaquettes que je vois s'accumuler sur mon bureau comme à travers les expositions que les touristes et les autres ont pu admirer pendant la saison, au cours de leurs pérégrinations le long des côtes bretonnes et dans l'intérieur des terres. Celles-ci commencent à entrer en compétition avec les plages et bientôt il faudra espérer que les paysages de la Bretagne centrale seront aussi appréciés que ceux du littoral.

Mais on ne peut rendre compte de tout.

Au dernier numéro, j'ai bien commencé en breton une rapide tournée autour des monts d'Arrée du Finistère sans sortir du Parc d'Armorique. Mais il reste à dire bien plus que ce qui en a été dit. J'y reviendrai donc.

Auparavant, je signalerai tout de même que, pour l'ensemble de la Bretagne, le magazine *Armor* a sorti un numéro de « Vacances » qui représente un guide précieux pour la visite de l'Argoat, autant que de l'Arvor. Les sites intérieurs lui doivent d'y être mis en valeur tout au long du canal — de Carhaix au-delà de Pontivy —, ce qui renforce encore la propagande qui était faite jusqu'ici pour leur renom à partir du village de vacances de Mûr-de-Bretagne et du syndicat d'initiative de Rostrenen. L'accent est mis également sur le pays « gallo » : les terroirs de Rennes et de Fougères, du Porhoët et du Méné, du Haut-Penthièvre et de Saint-Brieuc défilent devant nous avec ce qu'ils ont de plus intéressant, sans que soient oubliés pour si peu le pays de Nantes et de Saint-Nazaire, porte de l'océan, la Baule, « côte d'amour et de lumière douce », la presqu'île de Guérande annonçant déjà le pays de Vannes, du golfe et des îles, qui suivent à leur rang avec La Trinité, Carnac, Quiberon et Lorient. Quel périple !

Tout cela me met plus à l'aise pour revenir à la pointe occidentale de la Bretagne, à ce mystérieux Finistère qui est à lui seul tout un monde résument à lui seul aussi ce que l'Irlande, le Pays de Galles et les Cornouailles britanniques peuvent nous présenter de beau et d'attachant.

Mais qu'on n'attende pas ici un de ces articles documentaires où la belle étoffe n'est guère mesurée comme dans *le Progrès de Cornouaille*, qui nous donne ces derniers temps des magnifiques aperçus sur la grande industrie toilière du Léon, le retour du cheval par les centres équestres, l'Aulne, « voie royale du Finistère », la pêche, la navigation de plaisance et le bon vent qui souffle enfin sur les îles du Ponant, etc. etc. Notre Revue ne peut prétendre à ce luxe et doit se contenter d'esquisses sur des sujets limités.

Parmi eux, choisissons Guerlesquin, modeste commune trégoroise sur la lisière de la Cornouaille et aux flancs des monts d'Arrée, mais qui est la porte du Parc d'Armorique avec une belle ouverture sur l'Europe des marchés.

GUERLESQUIN, *Porte d'Armorique*

Ainsi l'appelle la petite plaquette qui lui a été consacrée à l'occasion de l'événement historique du 17 janvier 1972, qui vit l'inauguration du premier marché en France de bestiaux vendus aux enchères publiques, dans cette petite commune qui n'a que 1 348 habitants répartis sur 2 120 ha de terre.

Mais ce marché, à lui seul, ne consacre pas la réputation de Guerlesquin. C'est plutôt celle-ci, déjà faite au cours de l'histoire, qui a appelé le nouveau foirail électronique comme elle a provoqué l'exposition des œuvres du peintre Mathurin Méheut en 1971 et celles de Jean Urvoy, en juillet dernier. Avant tout ceci Guerlesquin existait déjà avec son type curieux de petite ville-carrefour, située aux confins du Finistère et des Côtes-du-Nord. On peut dire d'elle qu'elle fut dans le vieux temps la terre des che-

Le Présidial
de Guerlesquin

(Dessin de J. Urvoy)



valiers. Deux d'entre eux se mesurèrent avec les Anglais lors du fameux « Combat des Trente » en 1351 entre Ploërmel et Josselin : Morice du Parc et Even-Charruel, dont le fief « Even-Gwen » donna son nom à la commune « Gwërlezwenn » comme la devise d'un autre seigneur du lieu, l'amiral Jehan de Penhoët : Red eo (il faut) devint la sienne au XV^e siècle.

Ces derniers temps, elle fut surtout la terre des bardes comme Prosper Proux dont l'œuvre se place au premier rang des auteurs bretons du XIX^e siècle et Charles Rolland, mort en 1940, qui composa durant une cinquantaine d'années des chansons aux allures de pamphlets avec une œuvre théâtrale de genre satirique : *ar Vesventi*.

On retrouve dans leurs productions littéraires le climat et le tempérament local qui en a favorisé l'éclosion, c'est-à-dire ce côté « bon enfant », rieur et léger, fin et spirituel qui fit de Prosper Proux un « gai luron » et qui émoussa un peu chez Charles Rolland la pointe trop aiguë de son ironie.

Mais les « gentils farceurs » de Guerlesquin ont pris à l'école de leurs seigneurs, le sens du panache qui nourrit si bien le patriotisme de clocher. Les chevaliers voulaient la grandeur de leur ville, non par des constructions purement somptuaires mais par des œuvres utiles.

C'est ainsi qu'en 1434, l'amiral du Penhoët obtint du duc Jean V, l'usage des poids et balances, ce qui était de nature à donner du lustre aux foires du lundi.

Vincent du Parc, marquis de Loc-maria, seigneur de Guerlesquin, fit construire le fameux présidial qui se dresse encore au milieu de la place et qui fut en son temps tribunal, prison et hôtel de ville.

Quant à l'église première dont il ne reste que le clocher du XVI^e siècle, de style Beaumanoir — le vrai type du clocher breton — elle dut être bien belle, puisque même reconstruite en 1859 dans sa forme mi-romane, mi-gothique, elle a été classée monument historique en 1932. Là encore, le peuple suivit l'élan imprimé par ses nobles chefs et la restauration toute récente de l'édifice est fort réussie et en tout point digne de la tradition des anciens édiles. En tout cas, elle a fière allure aujourd'hui, entourée des vieilles maisons qui lui font une parure, bien campée sur son tertre entre le présidial à l'Ouest et le square aménagé à l'Est, en contrebas du chevet, avec sa fontaine monumentale et les deux portes romanes qui se font face au Nord et au Midi, de part et d'autre d'un plan d'eau environné de verdure.

Au fond de ce square, le jeu de boules local dit « boulou pok » peut aller son train.

Pour compléter le tableau citons encore les deux maisons de Retraite du « Gouic » qu'un ministre inaugura, il y a peu de temps. Elles sont ouvertes à tous les anciens du pays qui s'y plaisent et vraiment on ne peut rien imaginer de plus moderne et de plus pratique, mais aussi de plus clair et de plus gai.

GUERLESQUIN, *Ville d'Art*

On l'a nommée le « Locronan du Trégor ». Toute proportion gardée évidemment. Si à Guerlesquin, ville et campagne, chapelles et châteaux il y a des richesses artistiques appréciables, à Locronan c'est tout l'ensem-



Le Moissonneur

(Gravure sur bois
de J. Urvoy)

ble (l'église, la place et les rues avec leurs vieux hôtels et vieilles maisons) qui est classé monument historique. Pendant la saison, trois expositions d'art peuvent s'y tenir à la fois en trois points différents pour les nombreux visiteurs qui ne cessent de défiler.

A Guerlesquin, une suffit.

L'an dernier, c'était l'œuvre de Mathurin Méheut qui était exposée.

Cette année, c'était Jean Urvoy, de Dinan, qui avait les honneurs.

L'œuvre de Méheut est assez connue pour ses couleurs chaudes et éclatantes. Celle de Jean Urvoy mériterait de l'être davantage. Son genre, c'est la gravure sur bois. Son inspirateur en quelque manière serait Rouault, le grand Rouault, un Breton aussi, dont il ne pouvait être tout à fait le disciple, car Rouault gravait sur cuivre. Mais les thèmes et la tonalité sont sensiblement les mêmes : la douleur, la mort, toute la peine et la souffrance des hommes que partage le Christ par son humanité. Le noir et le blanc se prêtent à les décrire d'une manière saisissante. Sans approcher du *Miserere* de Rouault, les gravures d'Urvoy nous le rappellent par ses tableaux de l'Ankou, du Christ souffrant et toutes les scènes des Bretons au travail dont l'effort qu'ils demandent à leur corps vous poigne le cœur. Ces scènes profanes exposées au Présidial, tandis que la partie religieuse l'était à la chapelle Saint-Jean, représentent le meilleur ensemble de la collection, sous la rubrique « Travaux et saisons. »

Notre artiste a présenté aussi des gouaches marines, des dessins et des paysages de Bretagne, mais il ne semble pas que ce soit là son charme. Ses « bois, au contraire, sont d'une belle frappe. Il brillerait sans doute comme X. de Langlais (1) dans l'illustration des ouvrages d'art et à son exemple, pourrait s'essayer aux enluminures comme les meilleurs clercs copistes du Moyen Age. Ne l'a-t-il pas d'ailleurs prouvé dans le livre qu'il a écrit sur Dinan, sa ville natale, et qu'il a lui-même orné de gravures remarquables ?

L'OUVERTURE SUR L'EUROPE DES MARCHÉS

Les marchés du lundi à Guerlesquin ont toujours été connus. Mais le commerce des bestiaux a beaucoup évolué ces derniers temps. Si l'on vend encore sur la place publique, on vend surtout à la ferme. La foire tendait à disparaître. Même la foire du « Lid » qui était autrefois une journée de liesse pour toute la jeunesse de la région, tombait en décadence. Il fallait donc renouveler la formule.

Ici se placent trois dates dans l'histoire récente de Guerlesquin :

1° Le lundi 3 juillet 1967. — Là où l'on n'attendait que 150 bêtes, il y en eut 500.

Que s'était-il passé ? Le maire, Jacques Tilly avait pris l'initiative d'organiser le ramassage des animaux sur une vingtaine de communes et de les acheminer vers le foirail sans que cela coûte un centime à l'éleveur. Mieux : pour chaque bête présentée, le propriétaire recevait une prime de 5 F sous forme de bon d'achat.

Ce fut là le départ d'un redressement qui ne s'arrêta plus et qui va faire de la foire de Guerlesquin la première du département du Finistère, à égalité avec celle de Rostrenen, pour les Côtes-du-Nord et au deuxième rang régional après Fougères.

2° Le 11 juillet 1969. — Mais il fallait pousser plus avant. L'évolution est si rapide, en effet, en cette fin de siècle que manifestement les marchés traditionnels sont condamnés à plus ou moins bref délai.

(1) Qui habite Rennes comme lui.

D'où la recherche, par une poignée de responsables de la région, d'une formule de marché adapté aux besoins d'une économie moderne. A cet égard, un voyage d'études en Irlande aura été bénéfique, puisqu'on lui doit la naissance, ce 11 juillet 1969, du Syndicat intercommunal des marchés organisés du Finistère, le S.I.M.O.F. Ce syndicat qui regroupe les communes de Guerlesquin, Châteauneuf, Landivisiau, Saint-Renan, Sizun et Lesneven est le maître d'œuvre des nouvelles installations de mise en marché à l'aide de l'électronique.

3° Le lundi 17 janvier 1972. — C'est Guerlesquin qui a inauguré la formule aux débuts de l'année en une journée mémorable, présidée par M. Bernard Pons, secrétaire d'Etat à l'Agriculture. Châteauneuf et Landivisiau devaient suivre au printemps.

C'est grâce à un catalogue dressé avant chaque foire aux enchères que les acheteurs sont intéressés à l'opération. L'établissement de ce catalogue et sa diffusion en France et même à l'étranger relèvent d'une technique qui ne peut être décrite ici, pas plus que la vente par lots, les affichages électroniques des tableaux des prix et des commandes d'enchères. Ce n'est pas notre propos. Sachons que tout cela est très au point désormais. Les acheteurs non présents peuvent se tenir en rapport avec leurs représentants, grâce à un télex. Mais pour bien comprendre, il faut assister à une vente à la tribune des acheteurs ou se faire expliquer le mécanisme sur place.

Quant aux acheteurs, déjà déchargés de tous les ennuis de transport, embarquement, convois et débarquements, ils sont sûrs d'avance de leurs débouchés et tout de suite au courant du vrai prix pratiqué. Ici, rien de plus sain pour la moralisation des marchés.

Mais, à Guerlesquin, il n'y a pas que les ventes aux enchères pour les bestiaux, ventes s'opérant sur un rayon approximatif de sept cantons du Finistère et des Côtes-du-Nord, qui totalisent plus de 100 000 bovins au-dessus de six mois, il y a encore la vente des porcs, le vendredi, dans les mêmes conditions mais dans des box spéciaux. Si l'opération se fait surtout sur catalogue, ce qui évite une migration de troupeaux impossible à assumer, actuellement la vente se fait sur 4 000 porcs. On espère atteindre bientôt les 10 000. Le catalogue est établi une semaine à l'avance et les acheteurs peuvent ainsi se présenter dans les élevages pour la visite des lots proposés. Mais la possibilité de la vente au vif sur le lieu même des enchères reste admise.

En tout état de cause, les deux marchés électroniques de Guerlesquin, s'ils représentent une curiosité et un énorme progrès technico-économique, ne perturbent pas la vie sociale traditionnelle.

AR WASTEL (1)

A Guerlesquin, on mène tout de front. Si on envisage avec hardiesse les choses de l'avenir, on garde avec respect les choses du passé, qui méritent de survivre. En tout cas, on a le culte du souvenir. C'est inscrit sur les plaques des rues. Celles-ci portent des noms qui ont marqué l'histoire locale et cela est un exemple pour d'autres municipalités du pays.

Les halles, grandes sans être belles, continuent leur fonction ordinaire sur la place du Martray, et de même la station de haras. Quant à l'hippodrome, (il y en a un aussi dans cette petite commune), il aligne toujours ses chevaux de selle et de sang pour les courses de juillet, qui attirent du

(1) Cela s'écrit aussi ar « Oastel », repas à la fin du battage.

monde de tous les environs. Ces courses pour Guerlesquin, c'est comme la fête du cheval. Il est vrai qu'on y aime les fêtes. La plus populaire en est désormais celle qui célèbre, le troisième dimanche d'août, la fin de la moisson. On la nomme ar « Wastel », là où en Cornouaille on l'appellerait « Peurzorn » avec cette différence que le Peurzorn se déroule sur l'aire à battre même, tandis que l'autre, débordant le village et le quartier, se campe en pleine ville, sous les halles.

Ar « Wastell » prend l'allure d'un immense repas de moissonneurs dit « koan vraz », le grand souper chantant, digne des festins dont parle maître François Rabelais dans son « Gargantua » et ses « Pantagruels ». Tous les fest an oc'h du monde ne sont rien en comparaison. N'a-t-il pas fallu le 20 août organiser trois services de 700 couverts chacun. Encore a-t-on refusé des clients. Comme de juste, belles voix (1) et musique faisaient partie du menu avec cette joie de vivre qui ne se rencontre que dans ces rassemblements humains où tout un peuple mange et boit au coude à coude dans la plus belle fraternité.

Naturellement, la fête a continué sur la place où devant l'église, Bernard de Parades projetait sur un vaste écran en diaproma, les scènes de la vie rustique de « Breiz gwechall », belle manière de passer de la foire d'antan au marché électronique.

Comme de juste aussi, elle s'est terminée en fest-noz par un grand « tantad » autour duquel tournait dans une immense ronde un bon millier de personnes se tenant par la main. Inutile de dire que les cercles celtiques voisins (2), les bombardes et les binious du pays se trouvaient là aussi pour scander et animer les danses.

Vraiment, une soirée unique à propos de laquelle on peut répéter le dicton :

« Koan a vez bemdez a dost pe a bell
hag eur wech ar bloaz » ar Oastel. »

« Le souper, il est de tous les jours, de près ou de loin, mais une fois dans l'année seulement a lieu » ar Oastel ».

CONCLUSION

Tout se déroule donc bien en cette bonne ville, face au passé, au présent et même à l'avenir.

Encore faut-il un homme pour orchestrer l'effort d'ensemble. Cet homme, le maître d'œuvre, chacun le connaît dans le pays, c'est le premier magistrat de la commune, celui qui tout en assumant le service public pour le bien des uns et des autres, donne encore personnellement par son industrie de poulets, du pain à gagner à beaucoup de gens qui, sans cela, quitteraient le Guerlesquin de leur cœur... pour aller où ?

Est-il étonnant après cela que cette curieuse petite commune ait obtenu cette année en trophée régional le coq d'argent au II^e Concours de l'Association nationale du « Village que j'aime », ex aequo avec celle de Coray en Cornouaille dont le syndicat d'initiative lançait vers le même temps avec une légère avance, sa première « Koan vraz », ses expositions artisanales et d'art sacré, la restauration de la chapelle de Lokrist, mais sans y mettre cependant la même note de grandeur que Guerlesquin.

Les voilà toutes deux qualifiés désormais pour le coq d'or et le diplôme d'honneur de la finale nationale.

N'ouvrons pas les paris. L'une et l'autre n'ont pas besoin de la gloire pour continuer dans la voie où elles se sont engagées si généreusement.

F.M.

(1) Cercle et bagad de Vannes prêtaient aussi leur concours.

(2) En particulier celle de notre grande chanteuse finistérienne Elyane Pronost.

LA FAIM DES BRETONS

(SUITE

ET FIN)

Si la jeunesse est l'espoir d'un pays, il est naturel que l'exode qui vide les campagnes bretonnes entretienne chez nous un certain pessimisme. Telle ferme où vivait avant la guerre une famille de huit personnes, employant quatre hommes, est aujourd'hui tenue par un ménage vieillissant, incapable de payer un seul employé. Tel village où dix maisons trouvaient à vivre honnêtement, ne compte plus que deux ou trois feux. Les champs ne sont pas moins vastes, ni les productions moindres, tout au contraire. Mais les faits sont là : les cloches du village sonnent plus d'enterrements que de baptêmes. Une éducation basée sur des erreurs, présentant la vie citadine comme une promotion, a eu pour conséquence de pousser en ville les filles de la terre ; les deux tiers des exploitations agricoles, dans certaines paroisses de Bretagne, sont tenus par des célibataires. « An tri distra dra », dit un proverbe, « a zo : eun oaled hep tan, eun ti hep maouez, eur barrez hep beleg. » Qui a vu ces fermes, jadis prospères, où l'horloge est devenue la seule « présence » qui attend l'homme solitaire, ne doute pas de la justesse du dicton. Sans femme, sans but dans l'avenir, souvent grevé d'emprunts, le cultivateur se console comme il peut. Il y a là un drame qui réclame des remèdes pratiques.

Devant tant de misère humaine, peut-on encore se préoccuper des chapelles qui croulent ? N'est-il pas plus urgent de sauver les hommes ?

On voit mal pourquoi le bouleversement des structures économiques devrait nécessairement s'accompagner d'une dégradation du cadre de vie. Il y eut, au cours de l'Histoire, des évolutions et des changements profonds qui se sont faits sans régression sur les plans artistique ou spirituel. Le pas en avant se faisait simultanément sur tous les fronts ; l'homme ne s'était pas laissé dépasser par sa propre invention. On assiste maintenant à une mutation différente. Tant que le monde était à sa mesure, l'homme était philosophe malgré lui. Il se levait avec le soleil, parlait à ses chevaux, avait en lui de quoi embellir sa maison et son lit, inventer des danses pour rythmer ses travaux, des costumes pour égayer sa propre personne. Brusquement, il s'est trouvé en possession de moyens techniques étonnants ; poussé à la consommation par un système qui ne veut voir en lui autre chose qu'un profit, il s'avance, minuscule et impuissant, dans l'univers chaque jour plus écrasant qui pousse autour de lui. Il a perdu la mesure, il est devenu pièce dans la machine. Cela se vérifie dans la laideur et le gaspillage quotidien, dans l'inharmoine généralisée de nos constructions, de notre mobilier, de notre urbanisation. La démesure est partout, y compris chez les célébrités qui font profession d'art. Pour trouver l'équilibre, refuser l'avertissement, il faut être capable d'opter pour une existence personnelle, forcément en marge ; il n'est plus possible d'être philosophe malgré soi. Le temps est venu de choisir : combien d'hommes le peuvent vraiment ? Réintroduire la mesure dans un engendrage où tout s'accélère, devient héroïque. On peut bien parler de conversion. Il s'agit de remettre chaque chose à sa place, à commencer par l'essentiel.

Au cœur du village, le clocher était jadis le signe visible de la primauté du spirituel dans une société dont le quotidien restait marqué par le Christianisme. De nos jours, bien des clochers ne dominent plus, remplacés par d'autres tours. Dans une société engluée dans le matérialisme, les appels de Dieu demeurent, mais ils risquent d'être étouffés.

La raréfaction du clergé, les tâches nouvelles qui l'accaparent l'amènent à revoir la notion de paroisse; les visites, le service des chapelles dispersées sur les communes n'apparaissent plus justifiées. Ces chapelles, ne servant guère, ne sont plus entretenues. Rarement ouvertes, elles restent humides; les dégradations, d'abord légères, s'aggravent vite; les réparations n'étant pas apportées à temps, l'édifice nécessite bientôt de gros travaux dont personne ne veut se charger.

Jusqu'aux lois de séparation, l'Eglise, propriétaire des édifices et des revenus dont les fidèles les avaient dotés, veillait à leur entretien. Les arbres des placitres étaient plantés en vue des réfections de charpente, un jour indispensables: on a vendu les arbres, sans refaire la charpente. Lorsque l'Etat français enleva ses propriétés à l'Eglise, il endossait du même coup les responsabilités qui lui incombaient. Bien des conseils municipaux, depuis, se sont conduits indignement puisqu'ils ont vendu la source même des revenus destinés à l'entretien des biens dont ils avaient la charge. On n'aurait garde d'oublier que la disparition d'une part importante de notre patrimoine n'a d'autre cause que ce transfert de propriété en des mains incapables, pour ne pas dire malhonnêtes. Il existait aussi une autre source de revenus, bien modestes, destinés à tenir les chapelles en état: c'était l'offrande des paroissiens aux fêtes ou pardons annuels. Depuis quelques décades et dans quelques paroisses, on a pu voir cette somme, jadis réservée à l'entretien du lieu de culte, affectée à d'autres œuvres. On ne s'étonnera pas qu'une telle pratique, de la part des pasteurs, ait pu scandaliser des fidèles.

On dit que la disparition des pardons correspond à un changement de l'attitude religieuse. Les « hommes d'aujourd'hui » ne sauraient exprimer leur foi de la même manière que leurs pères. L'essentiel n'est-il



Dans les ruines de Lochrist
(Coray)

Promesse scout par deux des
membres de l'équipe des 22 jeu-
nes du Mans qui travaillèrent à la
restauration de la Chapelle, le
mois d'Août dernier.

pas qu'ils expriment leur foi? La lecture de « Buhez ar Zent », à la veillée, a produit, en son temps, beaucoup de cœurs droits et d'âmes saintes. Elle est remplacée par Léon Zitronne. Le temps n'est plus, dit-on, à une piété infantile, faite d'interdits et de pratiques apparentées à la magie. La critique est facile; en attendant, il nous faut trouver, sans les chercher des siècles, des expressions nouvelles. Ce renouveau doit d'abord se faire jour parmi les chrétiens. On est quelquefois surpris, malgré ce qui se dit, de sentir chez nombre de chrétiens un attachement parfaitement raisonné à des formes de prière depuis toujours utilisées. Je ne parle pas ici de ces personnes qui déplorent la disparition des vêpres, auxquelles elles n'assistaient pas, mais bien des chefs

de famille convaincus de la valeur de la prière en commun, par exemple, et qui attendent de leur clergé qu'il les guide dans leur recherche.

Il est facile de considérer la désaffection religieuse comme un fait inscrit dans la logique des choses (et celle de Dieu?), de supprimer telle prière, tel office, telle mission en arguant que la population ne suivrait pas, que l'heure est malcommode, que les jeunes risquent de ne pas comprendre. On peut être tenté de céder à l'attrait de la nouveauté en prenant pour de la ferveur ce qui n'est qu'intérêt passager pour l'inédit. Autrement difficile, certes, est le rappel tout cru du message de la Croix, prélude de Pâques. Mais déjà, à Jérusalem, cette vérité ne faisait-elle pas fuir beaucoup de monde? La désaffection religieuse dont nous souffrons peut aussi provenir d'un relâchement de notre vie spirituelle, réduite à une petite heure de chanterie hebdomadaire à l'église. La routine a vite fait de s'installer, aussi funeste à l'âme que la « démanéaison du neuf ». Ce dont nous manquons le plus, c'est d'une foi véritable, d'une relation personnelle avec notre Père. Le milieu rural, où cette foi était vivante, souffre surtout d'un manque de chaleur et de ferveur; il lui faut retrouver le goût de l'entraide, le sens de la vraie communion. Au moment où l'on favorise en ville la formation de groupes de chrétiens, on tue à la campagne l'esprit de communauté qui animait trèves et quartiers. Que cet esprit ait eu besoin d'un souffle nouveau, c'est sûr, mais cela ne veut pas dire qu'il fût mauvais. Dans le groupe, les individus ne se sentent pas écrasés; la charité exige d'être vécue autrement que dans la prière de masse, facilement générale et non compromettante. Qu'on relance aujourd'hui une mission jusque dans les villages les plus déshérités et, demain, les fruits s'en feront sentir. L'Esprit souffle; il n'est pas défendu de l'appeler. L'épanouissement d'un art, la floraison d'églises et de chapelles au xvi^e siècle ne furent-ils pas la marque sensible d'un renouveau de la foi? L'enlaidissement de la campagne, l'appauvrissement culturel du pays ne seraient-ils pas le corollaire d'une certaine indigence spirituelle? Il est courant de voir des hommes qui se disent incroyants défendre avec une grande générosité les sanctuaires abandonnés des paroissiens. Ils savent que cet héritage a sa place dans notre temps encore. Combien plus évident cela ne devrait-il pas paraître à des chrétiens qui devraient voir dans ces édifices les mêmes valeurs artistiques à défendre, mais aussi tellement davantage!

« O douster en overenneu en eur chapel,
Ur chapelig didrouz e mézeu Breiz-Izél!... »

J.-P. CALLOCH D. L. 1972.

Revue, Plaquettes, Monographies — REVUES et PLAQUETTES Expositions, Livres

A tout seigneur, tout honneur.

✕ Commençons par les revues et plaquettes de traductions bretonnes liturgiques. Les deux derniers numéros de *Kenveuriere ar Brezoneg* (22-23) accusent un progrès sensible sur ceux qui les ont précédés. Cela est d'abord dû à leur format agrandi de moitié, qui permet d'étaler et donc de moins couper les lectures et les chants psalmiques. Cela permet aussi de couvrir la couverture d'un grand dessin à la plume — la tour et le porche de l'église de Landivisiau — qui retient l'attention.

Chaque cahier débute par un prologue explicatif qui peut être un appel à

la compréhension autant qu'à la générosité des lecteurs (numéro 22) et aussi bien un « Benoz Doue » d'actions de grâces (numéro 23). Celui-ci se termine en outre par une poésie de circonstance de Mab an Dig.

Entre ces deux cahiers a paru une forte plaquette de 146 pages de même format intitulée : *Komz Doue en overenn, levr "T"*. Elle porte sur la couverture une croix celtique au haut d'un menhir. Une feuille explicative insérée en supplément donne en breton et en français l'idée directrice des traductions qu'annonce une table de matière détaillée. Il s'agit des lectures, chants psalmiques et prières pour les dimanches et grandes fêtes de l'année avec les six festivités principales du diocèse. Un index fournit en appendice le relevé complet des textes traduits avec leur pagination respective.

C'est là une œuvre qui fait honneur au travail de l'équipe des traducteurs. Le prix de la plaquette est de 30 francs, réduit à 25 francs pour les abonnés de *Kenvreuz*. S'adresser à M. l'abbé Job Seité, 29249 Guissény. C.C.P. Rennes 1738-66 Rennes.

A côté de ces revues ou plaquettes présentées dans l'orthographe classique du K.L.T. (Kerne-Léon-Tregor), se place une intéressante publication d'une centaine de pages écrite en zh et intitulée : *Psallite Deo ou Salmou e brezhoneg piz diwar an hebreeg*. C'est la traduction littérale des psaumes directement sur de l'hébreu. Nous la devons à l'abbé Le Gall, recteur d'Yvias au diocèse de Saint-Brieuc. Elle est plus nerveuse et plus sobre que celle des Finistériens, à l'image même de la langue hébraïque, plus concrète et plus concise que le latin de la Vulgate. N'étant pas orfèvre en la matière, nous ne saurions apprécier le travail de M. Le Gall à sa juste valeur qui, à la première lecture, apparaîtrait pourtant grande.

En tout état de cause les 150 psaumes sont, là, restitués dans le génie même de la langue hébraïque, qui est leur langue première. C'est un exploit de la part de quelqu'un qui se dit « autodidacte », formé en dehors de toute école et menant de front ses études particulières avec le ministère paroissial. Sa jeunesse relative nous vaudra d'autres productions. N'est-il pas déjà en train de traduire le *Pentateuque* ?

De tout cœur nous lui souhaitons bon courage.

DES MONOGRAPHIES ET EXPOSITIONS

Les Bretons ont toujours eu du goût pour l'histoire locale. C'est une forme de leur patriotisme.

Nous avons sur notre bureau sept monographies intéressantes à recenser : *l'Abbaye de la pointe de Saint-Mathieu* par le chanoine Hélie, *Camaret* par l'abbé Lozachmeur, *Morlaix* par Joachim Darsel, *Saint-Malo-Dinard* par Michel de Mauny, *Rougé (L'Atl.)* par André David, *l'Abbaye de Landévennec* par les Pères et Trévarez, *domaine départemental*, par Charpy et Mazerand.

Encore nous manque-t-il *Carnac* par l'abbé Auffret. J'ai aussi devant moi deux forts livres de quelque 500 pages chacun : *Lorient*, par l'amiral Le Potier, *Paimpol et son terroir*, par Mgr Kerlevé. C'est à faire reculer la plume la plus intrépide. Et le malheur, c'est que notre revue est petite et la place manque terriblement après le morceau de bravoure que nous avons consacré à Guerlesquin et à ses réalisations.

Il en est de même pour les expositions d'été. Nous en avons visité une douzaine durant la saison : trois à Pont-Aven, deux à Plougonvelin-Saint-Mathieu, trois dans les terres dans le seul canton de Sizun et le reste à Locronan, à la Pointe des Espagnols, à Landévennec et à Saint-Renan : expositions d'art ou simplement artisanales, mais chacune ayant son caractère et son intérêt propre.

Qu'on nous excuse encore de ne les nommer qu'au passage et d'en remettre la critique à des temps meilleurs.

LES LIVRES

Nous aurions voulu également présenter dans ce numéro l'Histoire et l'actualité de l'I.R.A., l'armée républicaine irlandaise, un fort livre de 500 pages, aux Editions Alain Moreau, 3 bis, quai aux Fleurs, Paris (4) ; prix : 35,50 francs.

Force nous est de faire place seulement à celui, tout aussi important, que nous présente Anthony Lérítier : *vie et œuvre du Dinanais Charles Duclos*, qui fut le personnage le plus influent pour la Bretagne, sinon pour toute la France, du monde littéraire et philosophique de son temps. Il joua un rôle dans l'Affaire de Bretagne, qui opposa Etats et Parlement de Rennes au pouvoir central de Paris.

CHARLES DUCLOS

ou l'Observation de la Vertu

« Ici est né, le 12 février 1704, Charles Duclos, de l'Académie française. » Telle est la brève inscription que porte une plaque apposée sur une maison de Dinan. Jacques Brengues, qui nous avait déjà révélé la correspondance de cet homme, l'un des plus considérables du XVIII^e siècle, nous livre aujourd'hui, en même temps qu'une histoire détaillée de sa vie, une étude exhaustive de son œuvre.

Sa mère, demeurée veuve alors que l'enfant n'avait que 3 ans, après avoir tenté de lui donner une première éducation sans grands résultats, se résigna à l'envoyer à Paris. Elève brillant au collège d'Harcourt, au moment du choix, il s'inscrit à l'école de droit et fréquente les libertins. Causeur spirituel, il franchit vite l'étape du Café Procope au salon de Madame d'Epinay. Il se lie avec quantité de beaux esprits et de philosophes. Il rencontre d'Argental, Voltaire, Crébillon, Montesquieu, d'Alembert. D'abord connu comme auteur d'expression orale et amateur de théâtre, et sans avoir pratiquement rien publié, il est élu, en 1739, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Bien que fort attaché aux cercles et à la société parisienne, il ne perd jamais contact avec sa famille et la Bretagne où il retourne assez régulièrement. Décidé à réussir dans la carrière d'homme de lettres, il donne coup sur coup un *Mémoire sur les épreuves par le duel et les éléments*, un autre sur *les Langues celtique et française*, deux romans, *Histoire de Madame de Luz*, puis *les Confessions du Comte de...* Le succès ne va pas sans rivalités et polémiques. Un conflit s'élève entre lui et son compatriote Fréron, de Quimper. Des relations communes et la solidarité maçonnique y mettront un terme.

Bien en cour, le voici nommé, de par le roi, en 1744, maire de Dinan. *Ipso facto*, il devient député du tiers aux états de Bretagne. Ses voyages, désormais, vont lui permettre de mettre en pratique ses qualités de citoyen et d'administrateur. N'est-il pas l'auteur d'un *Essai sur les Ponts et Chaussées*, la *Voirie* et les *Corvées* ? A cette époque de sa vie, il est la parfaite image de l'« honnête homme ». S'il fréquente Diderot et Grimm, il n'en demeure pas moins l'ami de Jean-Jacques Rousseau en dépit des intrigues dont ce dernier est victime.

En 1746, il entre à l'Académie française. Il s'est remis au théâtre avec *les Caractères de la folie* et *Acajou et Zirpile*. Il vient de publier les *Lettres d'un Grivois de Champagne* et s'attaque à une *Histoire de Louis XI*. Il est en pleine faveur, protégé de Mme de Pompadour, recherché par le beau monde, homme à la mode. En 1749, devenu chancelier et garde du sceau à l'Académie française, il abandonne sa charge de maire de Dinan et va se consacrer à l'Illustre Compagnie, dont il écrira l'histoire, et s'atteler au Dictionnaire.

Ses travaux lui méritent d'être nommé historiographe de France. Certes, les calomnies ne lui sont pas épargnées, mais, outre ses puissantes relations, il sait fort bien malmener ses détracteurs. Ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle* ou celles sur le goût, celles, un peu plus tard, sur la grammaire en font une autorité. C'est la gloire littéraire. Il devient membre de l'Académie de Berlin. Succès, dîners, querelles, ne l'empêchent pas de continuer à participer aux états de Bretagne. Après avoir œuvré

pour l'érection, à Rennes, de la statue de Louis XV, il est anobli. Du coup, il perd sa qualité de député du tiers.

Secrétaire perpétuel de l'Académie en 1755, il commence à se lasser des salons, des femmes et des coteries. Sa santé s'altère. La hauteur de son caractère s'affirme dans la constance de sa fidélité à Bernis et à La Chalotais en disgrâce. Tandis que philosophes et encyclopédistes s'entre-déchirent, il poursuit ses travaux, écrit des *Considérations sur la grammaire* et envisage une réforme de l'orthographe. Au cours d'un bref séjour en Angleterre, où il est reçu avec de grands honneurs, il est élu à la Société royale de Londres.

On sait le conflit qui opposa, en 1765, le parlement de Bretagne au gouvernement. L'attitude bretonne¹ de Charles Duclos fut-elle la cause d'une certaine défaveur ? Toujours est-il que, bon gré mal gré, il doit faire un voyage en Italie. La relation qu'il en fait témoigne de la nostalgie d'un Breton mal à l'aise sous le ciel méditerranéen. C'est à ce moment que meurt sa mère, à l'âge de 102 ans. La douleur de Charles Duclos est profonde. De retour à Paris, il se plonge dans le travail et dans son abondante correspondance. Autorisé à se rendre en Bretagne, où il est accueilli à bras ouverts, il revient mourir à Paris, en 1772, laissant des *Mémoires secrets* et une grande œuvre inachevée. Ses compatriotes rendent hommage à ses hautes qualités : « ... Quand il allait à Dinan, c'était une allégresse publique et sa mort a causé un deuil général... »

Après avoir lu le récit de cette vie exemplaire, on comprend mieux pourquoi Jacques Brengues a sous-titré son ouvrage : *l'Obsession de la vertu*. Dans les trois dernières parties du livre (Ombres. Lumières. Harmonies) il étudie plus systématiquement la pensée du grand Dinannais à travers son œuvre, comment il a combattu fanatisme, intolérance et irrationnel, comment l'amour de l'art, des lettres en particulier, lui apporta force et équilibre.

C'est des textes mêmes de Charles Duclos que se dégage sa philosophie. Rien de ce qui était humain ne lui fut étranger, lois, morale, amour, histoire, éducation, religion, langage, tout lui fut prétexte à une recherche passionnée de vérité. Et quel profond analyste en matière de vertu !... « Il fait de la vertu le principe absolu de sa morale : il la sait utile ; aussi, plus elle est agissante, plus elle est précieuse à la société. Faire le bien, être bon, c'est la vertu la plus simple et la plus rare. »

En tout cas, la réussite de Charles Duclos montre comment, seul parmi les « provinciaux » « montés à Paris » au « siècle des lumières », ce Breton parvint à s'élever aux premiers rangs au cœur même de la citadelle la plus fermée et la plus farouchement centraliste du monde.

Antony LHÉRITIER.

(1) Il prit le parti de son ami Caradeuc de La Chalotais et de son groupe.

BOUZAR E OA AN DEN, MED...

✕ Eur mondian pinvidig mor, med pounner gleo, a hoanteas abarz ober e dalariou (mervel) prena eun ardivink evid kleved eun draig benag euz lavariou ar gompagnunez.

Eur zizun warlerh e listroas da di ar marhadour

— Emichanz, a laras henma, e tro gwelloc'h an traou ganoh breman, ha gand ho tud.

— O !, ma zud ? N'am eus laret na diskouezet netra d'am nized ha nebeutoc'h c'hoaz d'am nizezed. Ne ran nemed selaou hag e klevan euz e beb seurd. Setu am eus reñket chench penn teier gwech d'am zestamand kenta.

Kala-Goann

Kala-goañv ' zo digouezet,
Gantañ deuet ar skub deliou.
E kement korn e vez gwelet
Ar gwez bep bloaz o skuill daelou.

Tost d'eun dorgenn renevezet
Dre falh didruez an Ankou,
E teuy kerent ha mignoned
Gand gwir glahar er halonou.

Dizillet stank dre ar vered,
War ar vein gañv 'kreiz ar bleuniou,
E kouez daelou alaouret :
Kala-goañv war ar beziou.

D'ar gouel-ze, e Bro-Vreiz,
Da bedi e teuer c'hoaz,
Héb anken ha leun a feiz,
D'an nebeuta eur wech ar bloaz.

Dalhom soñj e rankom pedi
E plas an oll dud divemor.
Na lezom ket da galedi
Euz an drugarez, an teñzor.

A-raog distrei d'ar vered
Na hedom ket ar skub-deliou,
Gand aon d'on tro ' vem dilezet,
Sebeliet don er bloaveziou.

E serr an noz e vez klevet,
Glaz o tintal er parreziou,
Er brankou gwez, oll diwisket,
Avel o youhal pedennou.

Gand gwél ar beziou kenteliet,
Reketan ' ve kalz kalonou,
Muioh digor hag ankeniet,
D'an oll dud ha d'o ezommou.

Rag evidom-ni kristenien,
Ar glaz n'en-deus ar memez son,
Euz ar maro, ar yenijenn
A zo galv Doue d'ar peurzorn.

Kereour koz Kastell-Paol.

AN'TOULL EN NOZ *E-giz rakokrid*

Youenn Gwernig a dalvez war eur skrivagner, o veza barz pennkil-ha-troad. Skrivagner e heller dond da veza, evel ma teuer da veza prezegenner, a-bouez gouzoud ar vicher. Barz ez eur ken abred ha krouet, dre berz eun ijin guz ha ne zarempred ket ar zalieu-gwilioudi. Ha pa 'z eur ganet barz, ar blanedenn a ra deoh endalh d'en em zieubi diouz ar varzoniez evel m'en em zieub eur wezenn, ar barz ne c'hoari ket gand ar mareou-bloaz, anad eo. Ha setu perag Youenn Gwernig en em gav e stad a varzoniez vouilh euz devez kenta ar bloaz beteg hini Sant-Jelvestr. N'eus netra zleet dezan evid kement-se, nemed eo kondaonet d'en em houzanv evel m'eo. Pebez digouez mad evidom !

Youenn Gwernig ez eus outan eur barz breizad. Diwar-ze e klev ennan gwirionez ar bed, hag e vezans er bed-ze, ken taer ma ra droug dezan e-unan da bep koulz. Keit ma 'z eo beteg neudenn e galon, outan eun dilehiet da virviken e peleh bennag en em gav, abalamour Breiz n'eo ken, n'eo c'hoaz nebleh nemed ar boan-ze ha ne baouez ket da glask he Gouzanvidigez. Hep emgarantez ebed, hep en em zastum tamm ebed war e gorn-bro na folklorachi da derri gouenn. Kudennou Breiz, gouzoud mad a ra, a ya dreist ar hourenez ha dreist on amzer-ni. Harluet e gwir en Amerika epad daouzeg vloaz, diou wech harluet eta, redet e-neus chans ar varzoniez gand Jack Kerouac, pab ar « beatniked », eun diwriziennet hed-buez all o klask e vreizadelez. Ha daoulagad e vreudeur, kejet eo ganto e pep tu war an digustumma dremmou euz an estrenna gouenn. Kensantidigez souezuz ar Gelted, efedusoh ar houmm outi eged lanvez ar moriou, kinniget larkoh eged n'eus forz pehini, ha padal e vefe tamallet a-walh d'ar Vretoned derhel d'o frevez. Se ne vir ket ouz ar barz da veza kengred a-dost gand seiz stourm Breiziz en amzer-vreman. Ne vefem ket feal d'an tonkadur a zo deom ma jomfem eun devez bennag heb stourm, ha pa vefe an devez-se hini ar strisa gwir.

Gwelloh c'hoaz, Youenn Gwernig ez eus outan eur barz brezoneger. Ken brao eo douget gand e yez hag ar pesk gand an dour. Ar yez-se a dalvez deom da zomani miret araog pep tra. N'eman ket ar rebech da deurel warnom, war ar gouarnamantou heul-ha-heul ne lavaran ket, ar re o-deus greet o seiz posubl da ziwrizienna ennom al lavarmamm. C'hwitet int war an taol abalamour al lavar-ze a zo en tu-hont da bep politikerezh, n'eo ket hepken er-mêz a-daol, med kennerzet ouspenn gand an heskinerezh. Diwarnan et tenn Youenn Gwernig alan e varzonegou, an talm divoutin outo ar frankiz a ra goap ouz ar reolennoù evid ijina heh-unan he direizded dezi. Dleoud a ra dezan c'hoaz da jom a-unan penn-da-benn gand traou an douar ha da zispaha tonennou hadeier ma 'z eus outo kement a batromou, rag ar yez-se a hall displega pep tra hep sevel biskoaz d'an empenn.

(Suite page 28)

LE TROU DANS LA PORTE *En préface*

Youenn Gwernig est mieux qu'un écrivain, c'est un poète de pied en cap. Écrivain, on peut le devenir comme on devient orateur, à force de métier. Poète, on l'est dès la conception, par une grâce mystérieuse qui ne court pas les cliniques d'accouchement. Et quand de la poésie comme un arbre se libère de ses fruits. Mais, à la différence de la poésie comme un arbre de libère de ses fruits. Mais, à la différence de l'arbre, le poète n'a pas de saison, c'est bien connu. Et c'est pourquoi Youenn Gwernig est en état de poésie active du premier janvier à la Saint-Sylvestre. A cela il n'a aucun mérite. Il est seulement condamné à se supporter comme il est. Quelle chance pour nous !

Youenn Gwernig est poète breton. De ce fait, il éprouve la réalité du monde et sa propre présence dans ce monde si violemment qu'il s'en fait mal à toute heure. Celle jusqu'aux fibres les plus intimes du cœur, personne à jamais déplacée en quelque lieu qu'il se trouve parce que la Bretagne n'est plus, n'est encore nulle part sauf dans cette souffrance qui n'en finit pas de rechercher les instruments de sa Passion. Mais sans aucun égoïsme, aucun repliement cantonal ou folklorique dans le sens dégénéré du terme. Les problèmes bretons, il le sait bien, dépassent la péninsule armoricaine et notre époque. Exilé de fait en Amérique pendant douze ans, doublement exilé donc, il a couru l'aventure poétique avec Jack Kerouac, le pape des Beatniks, cet autre déraciné perpétuel à la recherche de sa bretonnité. Et les yeux de ses frères, il les rencontre partout, dans les visages les plus insolites et les plus ethniquement étrangers. Étonnante sympathie celtique, plus tumultueusement agissante que les marées océanes, plus largement offerte que toute autre, alors qu'on accuserait volontiers les Bretons de particularisme. Cela n'empêche pas le poète d'être étroitement solidaire des luttes bretonnes du temps présent. Nous serions infidèles à notre destin si nous cessions un jour de lutter, ce jour-là serait-il celui de la parfaite justice.

Qui plus est, Youenn Gwernig est un poète bretonnant. La langue bretonne le porte comme l'eau fait du poisson. Cette langue est le plus réservé de nos domaines. La faute n'en est pas à nous, mais aux gouvernements successifs qui ont fait leur sept possibles pour déraciner en nous le parler maternel. S'ils n'ont pu y parvenir, c'est parce que ce parler est au-delà de toute politique, non seulement hors d'atteinte mais réconforté par les persécutions. C'est à lui que Youenn Gwernig doit la respiration de ses poèmes, leur pulsation originale, cette liberté qui se rit des règles pour inventer elle-même sa propre irrégularité. Il lui doit encore d'épouser strictement les choses de la terre et de remuer des tonnes de semences qui sont autant d'images, car cette langue peut tout dire sans jamais monter à la tête. Il lui doit enfin cet humour indéfinissable qui ne se nourrit

(Suite page 29)

Ha dleoud a ra dezan, war a ndiwez, eun doare fent didermenuz ha n'eo maget biskoaz diwar goaperez, med a strink diouz c'hoari ar bed hag an dud pa 'z eo troet gand eur brezoneger. Eun doare dreistwir-voudelez eeun, ma 'z eo soubet enni on emzall pemdezieg hag a ro d'or yez teurel eur skeudenn holoet, iskiz, abafuz. Hag eo dao deoh c'hoaz he diguza, rag he mammenn a zo don ha neb zell ket a-dost a jomo war e zehed.

Per-Jakez HELIAS.

Toull an nor, eul leor a gant dek pajenn skeudennet gand Gwenola Gwernig.

' Traon an diri vaen
' M' eus kavet henoz
Korfig marv eun evn.
' Traon an diri vaen
Un dornad plu
Louet ludu
Un delienn gras a gavas din e oa.
Un dornad plu liv an traou marv
Ha c'hoaz roudou an dic'hoanag
Marv-mik.
Korf eun evnig
Yen ha kras o krenañ en avel,
E lastez e lagad dall.
Er c'hoajou-mañ, loenig kaez, n'eus ken a zeil,
Koajou dir ha gwer ha mein,
N'helle ken an evlec'henn mac'hagnet
Kinnig dit goanag ha goudor
N'elle ken an dud, kanerig gouez, da waseri
Pa 'z oa mouget da gan dindan o gwarez
Goustadig e touezio da ludu gant poultrenn
Ar riblenn - straed.
Na gouskin ket henoz
Fraon ar skornez
Hini an avelerez
Safron ar c'hirri-nij
Gwigour ha storlok ar c'hirri-tan
Yud an treniou gouez o tarzan e kof ar ger vras
Am zalc'ho dihun;
A-hed an euriou-hir
Eno e c'hortozin, eneig seder, da c'halv mibin
A laro d'in pe nan
Hag eo manet er Bed ur wezenn en he fez
Er c'hleuz ur vleunienn c'hlan
Un evn en oabl diharz.

**UN
DORNAD
PLU**

Y. GWERNIG.

jamais de dérision, mais jaillit spontanément du spectacle du monde et des hommes quand il est traduit par un bretonnant. Une sorte de surréalisme naïf qui imprègne notre comportement quotidien et confère à notre langue un éclat sourd, singulier, déroutant. Encore faut-il l'y déceler car la source en est profonde et quiconque n'y regarde pas de près restera sur sa soif.

Pierre-Jacques HÉLIAS.

Le prix du livre : 17,50 francs. En vente chez l'auteur Youenn Gwernig, route de Brest, 29 N-Huelgoat.

Au bas du perron
J'ai trouvé ce soir
Un cadavre d'oiseau.
Au bas du perron
Une poignée de plumes
Grises comme cendres :
Je crus trouver une feuille morte.
Poignée de plumes couleur de choses mortes
Tremblant dans le vent, froides et desséchées,
Corps d'un petit oiseau
Bien mort
— En son œil mort, rongé les traces du désespoir. —
Dans ces forêts, pauvre petit, il n'y a plus de feuilles,
Forêts d'acier, de verre et de pierre,
Cet orme mutilé ne pouvait plus
T'offrir l'espoir d'un abri ;
Ces gens ne pouvaient plus, chanteur, sauvage, te protéger
Lentement tes cendres se mêleront
Puisque en te protégeant, ils étouffaient ton chant...
A la poussière du trottoir.
Je ne dormirai pas ce soir,
Le bourdonnement du réfrigérateur,
Celui du ventilateur,
Celui des avions,
Le bruit grincheux des autos,
Les hurlements de trains sauvages éclatant
Dans le ventre de la ville
Me tiendront éveillé.
Au long des longues heures
Je t'attendrai, âme sereine,
Qui me dira s'il est au monde
Un arbre tout entier,
Une fleur au creux du talus,
Un oiseau libre dans le ciel.

**UNE
POIGNEE
DE PLUMES**

NEW YORK, 1961.

AR ZENT, OR MIGNONED

Deuet eo an diskar-amzer, an diskar-deliou, kel-ar-goañv... Ar frouez, an trevajoù, a-barz pell, a vo peurglozet ha laket en disglao. An heol, o koll e nerz hag e domnder, hag o verraad e dro a dreuz an oabl, ar gwez o tiwiska, al letonennou o veleni, al laboused o chom mud er bodennou, pep tra a lavar ez eus nevezenti ha chenchamant war-nez koueza warnom : Ar goañv eo a zo o tostaad hag o vond da leda war an oll draou beo a zo, en-dro deom, evel eur vantell a gañv.

Koantiri ha kaniri ar hoajou, al liorzou, kement a c'hoarze ouz or halon den, tremenet int evel ma tremen ar roz e-pad an hañv... hag en eur vond kuit e seblantont mouskana en on diskouarn, poziou ar hantik :

« Selaou va breur ker,
Buan ' réd an amzer !...
Berr eo pep devez,
n'eo ket hir ar vuez !
Tremen ' ra pep tra :
Nerz, madou, yehed,
Yaouankiz ha gened. »

Gouzoud a reom ez eo touelluz ha brésk oll draou ar béd-mañ, ha ne vezint morse gouest da garga deom or halon, ha koulskoude, nag a boan o vired ouz ar galon baour-ze d'en em staga outo.

Ezomm on-eus dalhmad da veza diarbennet, ezomm e vije diskleriet deom ar wirionez hep damanti, ha setu petra a hoanta an Iliz ober bep bloaz gand goueliou kel-ar-goañv, en eur zigas da zoñj deom euz or finvezioù diweza, euz ar pezh evid petra om bet laketa war an douar...

Galvet om evid perhenna, evid tañva an traou a jom hepréd, an traou paduz n'eus enno na tro na distro : ar Mad dreist pep Mad.

Galvet om evid perhenna, evid tañva an traou a jom bepréd, an poania da gaerraad ha da wellaad stad an dud, an douar a jom atao evito eun draonienn a hlahar.

Greet om evid mond da welloh bro, da vro ar Zent, da di an Tad, d'al leh na vezo mui ennañ na daelou nag hirvoudou, el leh ma chomo bepréd ar bleun da deurel o houe vad.

An Iliz ne hell ket fazia pa lavar deom : « Evid ho tud fidel, Aotrou Doue, pa rankont mond kuit euz ar béd-mañ, ar vuez, pell diouz beza kollet a dro d'eur vuez welloh ; ha pa echu o demeurañs war an douar, e kavont unan peurbaduz er Baradoz. »

Jezuz-Krist, Or Zalver, o veza m'e-neus skuillet e wad da bardoni or pehejou, e-neus laketa ive da bara dirazom an esperañs da zevel en-dro beo hag eüruz.

Bez ez eus er Skrituriou santel, kalz lavarou diwar-benn justis Doue hag e gasoni rag ar pehed, med kant kwech muioh a zo da ziskleria e druez hag e drugarez evid ar peher. « Trugarez Doue,

a gan an Intron Varia, a en em astenn, a rumm da rumm, war ar re o-deus doujañ evitañ. » Evel eun eienenn eo ha ne hell morse beza dizehet. Evid troha berr, pehed brasa an dud eo nah sevel o daoulagad war-zu Doue ha mankoude a fiziañs ennañ.

Evid startaad c'hoaz or fiziañs ha rei kalon deom da zistrei ouz Doue, eo e vez, da houel an Oll-Zent, pennad-skrid sant Yann Abostol, hag a zisplég pegen niveruz eo an dud salvet, euz pep bro, euz pep stad, o kana meuleudi an Doue a zav an den ezommeg euz ar boultrenn hag ar paour diwar e deil.

Ar zent oll a zo bet peherien ha stank eo ar re a zo deuet euz a bell. Setu perag, o flijadur vrasa er Baradoz e vezo kana da viken trugarez ha madelez Doue en o heñver...

Or breudeur int, or herent, or mignoned, bet eveldeom hag en on raog, e-kreiz stourm ha krogadou ar béd-mañ. Ma lavaront deom kanmeuli Doue, a-unan ganto, hag en em laouennaad euz o levez, e lavaront deom ive poania ha poania da vale war o roudou. N'eus ket daou hent da vond d'ar Baradoz, n'eus nemed unan, an hent digoret deom gand Or Zalver, hag a zo diskouezet deom e pep pajenn euz an Aviel...

Mouezioù ar Zent a zo mouezioù karet. Ma klevom anezo hirio na reom ket skouarn-vouzar outo.

Mignoned vraz an Aotrou Doue int. Kinnig a reont deom skoazell o fedennou ha skouerioù kaer o buez. Goulennom diganto on harpa e-kreiz or zempladurez, or sklerijenna en on dallentez, ma hellim evelde gounid ar gurunenn a hloar na zivleunio biken.

L. B.

GOUEL AN ANAON

Avel a c'hwez,
Ar glao a gouez,
An oabl e kaoñ :
Gouel an Anaon.
E-kreiz eur flourenn, beziou gwenn
A reñkadou, penn-da-benn
Warno bleunioù gwenn
A-vernioù.
A-zioh o hroazioù dister
Ar gwez o fuill delioù
Evel daelou,
Hag ar glao a zivér
Diouz o brañkou
En diskar-amzer
Evel kañvou.
Me ' wel aze astennet
A-zindan bleunioù,
Korvou, ha korvou

Gand ar preñved dispennet.
 N'eus dén war-dro
 Nemed deliou maro,
 Ha Krist ar Halvar
 O teuler warno
 E zellou leun a hlahar...
 Hag ar hloh du-hont a sko
 Glas ar maro.
 Na péd, na péd ahanoh
 Am-eus anavezet ?
 Hag hirio dija emaoñ
 E douar ar vered.
 Deh edo ho tro,
 Warhoaz ' vo va zro...
 Diskaret ' vez pep den
 E donder ar béz yén.
 Petra ' dalvo din-mé
 Enor ha brud vad ?
 Hag èr béz ' vo goude
 Gwellohig va stad ?
 Ya, mervel, diskenn èn douar,
 Koueza èn ankounah du,
 Beza brein, ha mud, ha bouzar,
 Stardet, flastret a bep tu...
 An dud warnon a redo,
 Ha dén biken mui n'am hlevo.
 An douar, warnon a stardo.
 Ar béd a-uz din a hoarzo.
 Méd, va Doue, petra ' vern
 Breinadurez va eskern,
 Ma vez va ene ganeoh
 Er Baradoz leun a beoh !

Visant SEITÉ.

PARMI LES AUTRES MANIFESTATIONS RELIGIEUSES BRETONNES

On peut citer pour la saison, le pardon du 15 août à Koad-Keo en Scrignac qui fut réussi matin et soir et le triduum de Saint-Iltud à Sizun qui fut marqué le 18 août par un récital d'orgue et le lendemain soir par une marche pénitentielle de 3 kilomètres à partir de la petite ville jusqu'à Loc-Iltud.

✕ Mais la festivité surtout à retenir ce fut le 20^e anniversaire de la fondation de la chorale des « Kenvroiz Mikael-an-Nobletz » de Plouguerneau.

Elle débuta, le 12 août au soir, par un concert spirituel de cantiques bretons auxquels s'ajoutèrent des chants profanes donnés par les trois chorales réunies de Plouguerneau, Morlaix et Landivisiau, sous la direction de Jo Le Gad et de l'abbé Roger Abjean, M. Cocheril et F. Roudaut tenaient l'orgue qu'accompagnaient par intervalle bombarde et biniou.

Les mélodies des cantiques étaient empruntées au fond gallois ou au recueil des trois diocèses de Quimper, Vannes et Saint-Brieuc. La musique des « Deux Bretagnes », « an Diou Vreiz » venait de P. Thielmans.

La grand'messe du 13 aurait mérité de passer sur les ondes.

Un banquet de 180 couverts, à Skol an aod de Guisseney, clôtura la fête.

GAND DOURGENNOU ARHANT

En despet d'e zeg vloaz ha tri-ugent, Chob ar halvez a oa o veva e-unan en eun ti koz, chouchet war bordig ar ster Eon, e Bro-Leon, en eul leh distro meurbéd, ouspenn eun eur vale diouz ar vourgadenn dosta.

E penn uhella an ti hepkén e ree e zemeurañs. Eno, en eun tu d'ar siminal e oa eur gwele-kloz a-zioh e vank, hag en tu all eun daol ront dirag eun tammig prenest.

Er penn d'an traoñ edo e dachenn-labour gand e vinviachou ha pleññ euz a bep seurt berniet beteg an treust.

Evid dispartia al lojeiz diouz ar stal, eun orolaj uhel harpet ouz eur foultrenn prez du a ree evel eur speureñn. Setu e oll beadra.

C'hwez ar zoubenn o piltrotad en oaled mesket gand c'hwez ar hoad fresk, ha mouez ponner ar morzol, oh eila ouz hinñ skiltr an orolaj, en eun espar « kan ha diskan », a zeblante rén a-bez buez an dén koz braz ha ken seh eged eur skourr.

Gwelet e veze, e-doug an deiz, daou-bleget a-zioh e daol-galvez, o raboti pe oh heskennad, ar brenn-heskenn o nijal en-dro dezañ evel an erh er goañv, a-raog diskenn goustadig d'en em spega ouz e vleo gwenn-kann.

Dén ébéd er vro ne ouie re piou ' oa Chob ar halvez, rag abaoe an darvoud a zilammas digantañ, en eur memez nozvez, e wrég hag e vogel, ne zaremprede mui an dud, serret ma oa da viken war e gañv.

Méd ive, ouz piou kaozeal ? Ne oa netra tro-war-dro, nemed prajou ha koajou e koll-kuz, moredet en eur zioulder iskiz.

Koulskoude, poent ' zo bet, Chob en-devoa amezeien, rag, en tu all d'ar ster, eun ti bian, lusket gand kan an dour, ' oa en em roet bremañ da gousked dindan e veh ilio, dilezet ma oa gand e berhenn diweza.

Gwechall avâd, n'eo ket labour eo a vanke d'ar halvez, a-benn ober an arrebeuri kaer a yea da orni tiegeziou pinvidig ar vro.

Abaoe pell-zo, siwaz ! an arrebeuri-ze a vez prenet e staliou braz ar heriou, setu ne jom ken gand Chob nemed archedou da ober ! Archedou nemed kén ! Méd pégwir, dre hras Doue, ne varv ket bemdez a dud en e barrez, evid gounid e vara, Chob a ra ive kavellou, a vez gwerzet, da geñver ar foariou braz ; kavellou euz ar re goanta : re blean, evel-just, med re all dudiuz, turniet disheñvel, pe c'hoaz kizellet skañv, warno laboused hag êlez.

Na pegen souezuz ' oa gweled evel-se, euz an eil penn d'egile d'ar bloaz, mister ar vuez, displeget dre ar hoad, e traoñ ti ar halvez koz !

E-touez an archedou e oa ive tri seurt : Lod e sapr gwenn evid an dud paour. Tud paour ' zo bet atao hag e vezo, neketa ! Lod all gwerniset brao, hag erfin, evid kousk diweza ar juloded, archedou dero gand dourgennoù arhant... O ! an dourgennoù-se, nag e lakent droug e Chob ! peadra dezañ da veza daonet !

« Ourgouill, emezañ, ourgouill ar re veo ha netra kén ! Daoust hag ezomm a zo euz dourgennoù arhant da vond da vreina en douar ? »

Klevet e veze neuze ar morzol o skei, ponneroh eged biskoaz, war an tachou, evel m'en-dije bet c'hoant da flastra dindan e daoliou oll behejou ar béd.

Penaoz, en eun terrouer ken gouez ne vije ket deuet an dén da veza dilavar ?

Pa wele, e toull an nor, unan bennag gwisket gantañ e zillad da zul, e ouie dioustou d'ober petra e oa deuet hag en eur zilezel e labour e houlenne ingal :

« Droug a zo en em gavet 'ta ? »

— Ya ! a veze respontet dezañ : An neb an neb a zo maro.

— Mond a rin beteg an ti. Doue ra bardono d'an Anaon. »

N'ez ea morse pelloh an diviz...

Soñjit neuze e strauill Chob ar halvez, pa welas, eur vintinvez, en tu all d'ar ster, siminal an ti bian o tivogedi adarre !

Ne jomas ket re bell nehet, eüruzamant. Dizale e teuas d'e zaludi daou bried yaouank, du o daoulagad ha teñval o dremm. Portugaled e oant.

An ozah en-doa kavet labour er vro war ar vañsoniaj, ha ma oant deuet eno da jom, eo abalamour ma oa feurmet dezo marhad mad-kenañ an ti-ze.

War ar memez tro, o weled ar havellou berniet e lost an ti, ar wrég, lentig, a houlennas da brena an disterra anezo evid ar hrouadur edo o hedall.

Chob a greiz kalon a zibabas dezi unan euz ar re flourra ;

« Hemañ né vezo ket gwerzet, emezañ, kasit anezañ ganeoc'h ; me hen ro d'ho pugel. »

Tri miz goude oa kresket an dud e ti an amezeien hag ar halvez a asantas laouen beza paeron d'ar paotrig anvet Emanuelo.

Deuet oant bremañ da veza mignoned, ha bep tro ma 'z ea ar vamm d'ar bourk e leze beteg he distro he mabig e ti an dén koz a deuze gand levenez pa veze roet dezañ ar garg euz an élig, lakeat da ober e gousk e korn an oaled e-barz ar haerra euz e gavellou.

Siwaz ! Manuelig ne vevas ket !

Ar « group » eo a falhas ar vleunienn dener. Eun nozvez, an tad a deuas penfollet da skei war breneñ ar halvez. Maro 'oa ar paotrig ! ha Chob a gredas mervel d'e heul kemend-all oa en em staget ouz ar bugel a zigase dezañ, ken freas, da zoñj euz e hini.

Eun dervez penn-da-benn e chomas eno, skoet, e-kichen ar havellig gwenn, o leñva gand ar gerent glaharet.

Souden e savas kreñn en e-zav, hag heb lavared eur gér, e tizroas d'e di.

Neuze, an neb en-defe tremenet e traoñ ar ster Eon, en-dije klevet ar morzol o skei mibin, ken skañv ha kan eul labous, evid ober eun archedig bian-bian, gand koad brao ha dourgennoù arhant.

Naig ROZMOR.

Bloaz da houde,
« Rue du Chat-Perché »
Jakou, droug-livet,
Klañv e spered,
Ha lonket e wenneien,
A zoñjas, eun deiz,
Mond beteg « Rungis »
Da glask marhadourien
Evid klevet ganto

Keleier ar vro.
Er hohu braz pa erruas
Ar Penneg, kenta welas,
Eo eur guchenn vleuniou
Ganto c'hwéz ar « Stankou ».

Tostaad a reas outo :
Santez Anna ! Nag int brao !
Burzud, komz a reont !
Peoh neuze ! Selaouom
Petra 'lavar, e-kreiz ar stal
Eur rozenn defival
Pignet war eur har uhel, mar plij,
'Giz eun archer oh ober e zervich.
Evelato, ar Penneg
He havas gwall zicheg.
Eur pezh reuz a oa ganti :
« Plas din, emezi.
Stouit ho penn
Pe baleit ahalenn.
Diwallit d'am haillara, taolit evez
Ouz va hoof dantelez. »

Dirazi, ar bleuniou all
Ne gredent ket fiñval.
« Setu eun dintin avâd, eme Jakou,
A zo amañ oh ober he reñkou !
Piou oh-c'hwí, dimezell ?
A houlennas diganti.
— Ne ouzoh ket, emezi ?
Me eo « Baccarat », rouanez Breiz-Izel.
— Ne anavezan ket ahanoh.
Baccarat ? Baccarat 'lavaroh ?
Biskoaz n'eus bet en or bro
Eur rouanez gand eur seurt ano.
— Eo avâd ! m'ho péd d'am hredi,
Me 'zo ganet e « Koad-ar-Brini »,
Ha diwar teil ar « Stankou » c'hoaz,
En eun ti gwér braz
Savet gand Chamari
Abaoe ma'z eo dimezet, warlene,

AN
DAOU
VERN
TEIL

(KENDALH)

D'e bennérez, ha d'he leve. »
 Ar brug ruz
 En o boutegi
 A hoarze dre guz
 O kleved anezi.
 « Euz a beleh e teuit ?
 Ha petra 'glaskit ?
 Eme « Baccarat » dezo.
 — Ni 'zo Bretoned, emezo,
 Ganet ive diwar teil ar « Stankou »
 E liorz an Aotrou Jegou,
 En-deus ranket or gwerza
 Evid kempenn e japel o vralla.
 Gortoz a reom d'or prena, paotred ti « Peugeot »
 Pa grog mord enno kleved ar vro.
 — Amzer ho-peus da goll !
 Gouezit 'ta, evel an oll,
 E tiez ar baotred-se, bremañ
 Ez eus taoliou « formica »,
 Ha war ar re-mañ
 'Vez kavet brao rozennoù « Baccarat ».
 It en-dro,
 Ha lavarit d'an Aotrou Jegou
 Va gwella gourhemennou.
 — Gwelet e vo ! »

Eur bodig brug ha n'oa ket sod,
 Marteze 'vad, re lemm e deod,
 A lavaras diwar-dro :
 « Intron, c'hwil d'le beza bet kutuillet pell-zo !
 Rag seblanti 'reoh beza skuiz.
 N'ho kavan ket gwall livriz.
 Rouanez oll halloudeg
 Azevit war or bouteg. »

P'en em gavas e « Rungis »
 Marhadourien Pariz,
 Ar brug seder a oe prenet raktal...
 Méd « Baccarat » kaer he-doa gedal
 Ne blije tamm avâd.
 Ha da fin ar marhad,
 Fuloret, eh echuas he beaj
 E skubadenn eur personaj
 Anvet ar « prieg »
 Gand an neb a oar brezoneg.

Petra 'fell deoh, mignoned,
 Diwar logod ne vez ket razed.
 Lezit 'ta, an hini a gar
 Da glask rual dreist e har.

Naig ROSMOR
 Miz Mae 1972

(FIN)

AL LEUR NEVEZ ANNÉE 1973

Dans le cadre de l'extension de ses activités, AL LEUR NEVEZ (fédération du breton populaire), propose à tous ceux qu'intéresse l'étude du breton, les stages suivants, s'adressant aux débutants.

Pour ceux qui ne connaissent rien de la langue :

Un stage à Paques.

Pour ceux qui comprennent mais ne parlent pas, ou bien étudient depuis un certain temps mais ne réussissent pas à s'exprimer :

Un stage en fin de juillet.

Pour ceux qui comprennent bien un dialecte mais ne le parlent pas :

Des stages de dialectes parlés dans le Léon (au nord de Lesneven et dans la région de Saint-Pol-de-Léon) et vraisemblablement en Cornouaille (dans la montagne) et le Trégor. Ces stages dialectaux sont entièrement en breton, de même que les autres activités d'Al Leur Nevez.

Les personnes intéressées sont invitées à écrire au secrétaire des stages : Mikael MADEC, 7, rue de Vaucelles, 95-Taverny, en précisant ce qui les intéresse. Il est indispensable de joindre deux enveloppes timbrées.

Les personnes qui désireraient être contactées par un militant d'AL LEUR NEVEZ, pour recevoir des explications de vive voix, sont invitées à préciser les heures et jours de présence à leur adresse, avant Pâques, ou leur numéro de téléphone, ceci dans la mesure de nos disponibilités.

Tous ces stages ont lieu en Basse-Bretagne et sont ouverts à tous ceux qui acceptent la règle interne, expliquée dans les circulaires, et les buts, à savoir se perfectionner en breton.

Pedet oh da resisaad gant pehini euz an oberiantizou oh dedennet. Resisteriou a vezo kaset deoh e koulz hag en amzer, d'an diwezata miz araog ar staj. Ma anavezit tud all a hellfe beza dedennet, lavarit dezo, pe kasit deom o jomleh (gand timbrou ma hellit dioueri anezo !), dreist oll evid ar stajou deraouerien.

E kement hag e vo gellet ez aio eun emzaver euz AL LEUR NEVEZ da weled an danvez-stajidi a houlennfe gweled unan a-benn kaoud resisteriou dre gomz. Evid-se e houlennom lakaad ouspenn an derveziou hag an eurveziou ma 'z oh sur da veza er gêr, pe neuze ho niverenn bellgomz. Diouz niver ha leh on emzaverien e vo gellet pe get dond. Ar gelennerien vrezoneg a houlennno a vo tu e kement hag e vo gellet, d'eun emzaver dond da zisplega d'o skolidi, e brezoneg pe e galleg, paliou ha doareou-stourm ar strollad.

Evit staj Bro-Gembre skriva rag eeun 'da sekretour ar strollad : Yann-Ber DUVAL, 10, rue de Flandres, Villejean-Malifeu, 35-Rozon.

En em lakaad a ra AL LEUR NEVEZ er mêz euz rendael an doare skriva ; hervez goulenñ ar stajidi e vez greet gand unan pe egile, pe neuze gand hini ar helenner. Dre zegouez hepken 'eo skrivet ar hemennadur-mañ en doare m'ema.

GOUDE STUDIADMOU KARAEZ

Karaez, 17 a vezeven 1972

E-doug ar seiz bodadeg dalhet abaoe bloaz hanter etre kelennerien skoliou-meur Brest ha Roazon, re K.D.N. (1) hag Emgleo Breiz, eo bet studiet an disheñvellderioù a zo etre an daou zoare-skriva implijeta evid ar brezoneg.

A-benn ar mare-mañ ez eus bet kavet gwellaennoù da zigas en daou zoare-skriva evid o zостаad an eil ouz egile. An dileuridi deuet euz kostez K.D.N. a zo bet a-du evid kinnig lakaad *b, d* ha *g* e-leh *p, t* ha *k* e dibenn ar gerioù hervez an devedadur, heb diforh ebéd mui etre ano-kadarn hag ano-gwan : *gleb, kaled, mad, droug, brezoneg*, hag all...

Dileuridi Emgleo Breiz a zo bet a-du evid kinnig ledannaad tachenn implij ar *c'h* (ar *c'hi* e-leh ar *hi*), skriva *mp* e-leh *-m* er verbou (gwelomp) aliez, *-añ* e-leh *-a* (gwellañ e-leh gwella), *un* (ger-mell) e-leh *eun*.

War gudennou all, n'eus ket bet kavet a du, beteg-henn, da geneüna ar menozioù.

An oll dud bet en em vodet evid studia ar c'hudennou-ze a vije laouen a kaoud eveziadennoù hag aliou ar vrezonegerien.

Kas ar respontou da :

- KEVRENN GELTIEG SKOL-VEUR BREST : Skol-Veur Breiz-Izel, B.P. 860 Brest.
- KEVRENN GELTIEG SKOL-VEUR ROAZON : Section de Celtique, Université de Haute-Bretagne, Villejean, 35000 Roazon.
- KELENNERIEN EMGLEO BREIZ :
 - Per Honoré : Kelennerien Vrezonég ar Skoliou Laïk (I.P.L.B.) Run-Avel, 29245 Plourin-Montroulez ;
 - Herve Danielou : K.A.B.E.S.K., al Likes, 29000 Kemper.
- KEVREDIGEZH AN DESKADUREZH NEVEZ : Lukian Kergoat, Leurven, 29136 Plogoneg.

(1) Kevredigezh an Deskadurezh nevez.

AR SKOL DRE LIZER

TEXTE D'ÉLÈVE

EUN ISTOR ZOUEZUZ ER RUET GANIN EN NAONED

An istor-mañ a zo tremenet en Naoned n'eus ket pell, e-pad ar goañv diweza ha diwezad en noz.

Edon o tistrei euz eur veilladenn geltieg gand kalz a vignoned. Ni oa o komz brezoneg ; brezoneg ganeom nemetkén. Kana ' reem kanaouennoù keltieg.

A-daol trumm, eun dén koz a-walh a dosteas ouzin. E varo hir a ziskenne euz e zaoulagad beteg e vruched. Nebeud a vleao a oa war e benn. Fichet fall e oa. E zillad a oa e pillou.

Eun truilleg eo, a zoñjen. Goulenn a reas diganin arhant. Petra ober ? An dén-mañ e-neus e ziohar, e zivreh, e zaoulagad Perag ema dilabour evel-se ? Ne blij ket dezañ labourad ? Eul lezireg eo ?

Koulskoude me oa skoet gand e zell. E zaoulagad a oa ken braz, ken sklêr ! ken terzienneg !...

Ne lavaren gér ebéd. Ne oa ket tu din... Aon am-boa, ha koulskoude n'hellen ket distaga va daoulagad diouz e re.

Daou vignon din a deuas da weled petra ' hoarveze ganin. Ar re-ze a lavaras d'an truilleg :

« Ar plah-mañ ne oar gér galleg ebéd. Ne oar nemed brezoneg. »

Neuze an truilleg a respontas gand eur mousc'hoarz laouen :

« Me a gomz brezoneg ive ! Me ' zo euz Brest ! »

Ken souezet e oam ma chomas ganeom or genou war c'hweh eur. Tapet mad om bet.

KLINAIG.

Evel ar plah yaouank-mañ euz Bro-Naoned, desket ken brao ganti ar brezoneg gand « Ar Skol dre lizer », c'hwi ive, grit eveldi. Evid-se, skrivit raktal da : V. SEITE, directeur de AR SKOL DRE LIZER, Bleun-Brug, Châteaulin, 29 S. Kaset e vo deoh kement a zo red gouzoud diwarbenn ar skol-ze. Lakit eur golo-lizer timbret evid ar respont. Ar Skol dre Lizer he-deus 700 skoliad d'ar mare-mañ.

AR SKOL DRE LIZER (cours de breton par correspondance).

Directeur : V. Seite, Bleun-Brug, Châteaulin, 29-S.

C.C.P. 544.22 Nantes.

Collaborateurs : Mlles Guermeur et Quénaon, MM. Riou, Salaun et Betrom.

Année scolaire 1971-72 Total des inscrits durant l'année : 704.

En 1967-68 nous avions 218 élèves. En 68-69 : 504. En 69-70 : 615. En 70-71 : 756. En 71-72 : 704.

Ces cours sont doublés deux fois par semaine d'un cours radio-phonique par Radio-Brest, tous les jeudis et samedis, entre 12 h 43 et 13 heures. P.O. 214 mètres. Ce cours paraît la veille dans le *Télégramme*, journal quotidien, rue Anatole-Le Braz, Morlaix, 29-N.

Inscrivez-vous à Skol dre lizer. Demandez tous renseignements à V. Seite, Bleun-Brug, Châteaulin, 29-S. (Joindre une enveloppe timbrée pour toute réponse.)

Lieux d'origine des élèves		Répartition par profession	
Finistère	267 (g. 162, f. 138)	Etudiants	352
Côtes-du-Nord	29 (g. 13, f. 16)	(g. 169, f. 183)	
Morbihan	24 (g. 10, f. 14)	Enseignants	87
Ille-et-Vilaine	35 (g. 15, f. 20)	Empl. de bureau ..	48
Loire-Atlantique	37 (g. 15, f. 23)	Ouvriers	18
Paris	184 (g. 88, f. 96)	Cadres sup.	44
Autres départements	91 (g. 28, f. 63)	Divers	70
Etranger	16 (g. 7, f. 9)	Non déclarés	27
TOTAL	704 (g. 328, f. 376)	Sans profession	34
		Retraités	14
		Militaires	10
		TOTAL	704

D'un Élève de "AR SKOL DRE LIZER"

« Après un séjour de dépaysement dans les Pyrénées, je me suis retrempé dans la réalité bretonne. Bien sûr, en période de vacances le folklore est retentissant, disons, plus voyant, mais en allant au-delà de ce spectacle, je peux vous affirmer que la bretonnité se réaffirme par chez moi. D'ailleurs, ce terme « folklore » — qui fait tant parler de lui — s'associe très mal chez nous avec le mot spectacle.

« J'ai cotoyé d'assez près les gens des cercles pour certifier que chez nous le mot « folklore » est bien synonyme de « fête du peuple » (du peuple breton, évidemment) et non de mascarade. Les danseurs, tout en s'offrant au public, dansent d'abord pour eux, et les « sone-rien » jouent pour leur plaisir la musique qu'ils aiment.

« Un joueur du Bagad d'Auray expliquait à un touriste : « Je suis là parce que je suis Breton et que j'aime jouer cette musique. « Croyez que si ce n'était pas pour mon plaisir, je ne sacrifierais pas tant d'heures, pour répéter, le soir, après mes dures journées de travail. Le costume !... Je me sens mieux dans ma peau pour exprimer ma musique puisque je suis Breton... »

« Je ne comprends pas pourquoi on taxe les messes bretonnes de qualificatifs ridicules. Chez moi les églises sont toujours trop petites pour accueillir les fidèles à ce genre de messes. Que ceux qui doutent viennent nous écouter chanter nos messes. Ils y découvriront la ferveur d'un peuple qui affirme sa foi dans sa langue...

« Sous une forme plus discrète, mais non moins sincère, j'ai retrouvé ainsi cette bretonnité à Quéven. J'étais à une noce où des anciennes, parmi lesquelles les tantes de la mariée (donc d'un âge moyen), sans « folklore » étaient en tenue locale des grands jours. On parlait breton dans le cortège. Au bal, l'orchestre, composé de cinq jeunes garçons, sans qu'il leur ait été demandé, plaçait, toutes les trois ou quatre danses modernes, un « larridé », un « an dro » ou une gavotte où se retrouvaient, avec entrain, les jeunes et les moins jeunes.

« J'ai également été invité à participer à des « Festou noz » et à un repas-soirée où le « brezoneg » était largement mêlé au « galleg » d'une faon très naturelle.

« A Quimper et à Plouay aussi, je me suis lancé à utiliser notre langue. Mais si pour quelque réplique banale je me débrouille bien, dès que se prolonge la conversation, je suis assez vite en difficulté. Je ne trouve pas assez facilement mes formes de phrases. L'idéal est d'arriver à penser directement en breton. Cela semble facile lorsqu'on évolue en plein milieu bretonnant comme à Quistinic, par exemple, où j'ai été surpris de voir *tout le monde* user du « brezoneg » dans la vie de tous les jours.

« Voilà des motifs pour me relancer avec confiance dans une nouvelle année d'étude de « AR SKOL DRE LIZER », avec toujours le petit pincement d'être « eur Breton divroet, pell diouz va bro ».

Jamais, autant que cette année depuis bien longtemps, je ne me suis senti si totalement Breton avec ceux de chez moi. Et cela c'est grâce à vos cours de breton et je dois vous en remercier... »

C. L. (Cazaux, le 28-8-72).

Oui, notre ami a raison : « L'idéal est d'arriver à penser directement en breton, et pour cela de se plonger en plein milieu bretonnant. »

C'est dans ce but que notre ancien élève et ami Mikael Madec organise des stages à la campagne, comme en pays pagan, près de Lesneven, cet été où les élèves placés dans des fermes n'entendent parler que breton. Il prépare déjà trois ou quatre stages semblables pour 1973. Vous pouvez déjà vous renseigner auprès d'AL LEUR NEVEZ. Pous vous y préparer, comme C. L., suivez les cours de breton de « AR SKOL DRE LIZER » par correspondance. Demandez tous renseignements à : V. Seite, Bleun-Brug, Châteaulin, 29-S. (Joindre une enveloppe timbrée pour la réponse.)

Kaer eo bet an hañv tremenet e Breiz, kaerroh eged e n'eus forz pe gorn all euz Bro-Frañs. Plijadur a zo bet war bord ar mor. Klevit petra skriv deom unan euz or skolidi, goude daou vloaz studi gand Ar Skol dre lizer.

WAR BORD AR MOR

Brao eo an amzer. Tomm eo an heol : Eun devez dibab da dremen war bord ar mor.

War-dro euneg eur eo erruet Pèr, Marharit hag o bugale : Yannig Annaig ha Lenaig, e Porz-gwenn.

Kerkent emaint en dour. C'hoant o-deus da neui, ha goude da glask bigerniel, brennig... a-raog o lein.

Goude beza bet o neui ez eont war ar rehier. Kalz brennig a zo. Pehini a hello karga ar zaill vian ar buanna ? Evel-just, Pèr eo a hounid.

Med ar vugale o-deus naon braz. Azeza a reont e disheol eun deltenn da zebri o lein.

Goude o lein, Pèr ha Marharid a hourvez war an trêz tomm, med o 'fenn en disheol dindan an deltenn. Yannig ha Lenaig a gleuz toullou e-barz an trêz gand o 'faliou. Sevel a reont eur hastell gand touriou uhel. Annaig a zastum kregen a bep seurt : re vraz ha re vian, re wenn ha re velen. Dastum a ra ive bili a bep seurt liou. Goude eun tammig kousk, Pèr a hoari boulou gand e vugale.

Peder eur : Mond a reont adarre da neui e-pad eur pennad. Ken tomm eo an heol, ma ne rankont ket en em wiska kerkent ha ma teuont er-mêz euz an dour.

Amzer o-deus c'hoaz da hoari, da zastum bili pe kregen, da vale war an trêz, da vond war ar rehier, da zelled ouz al laboused-mor o nijal, o plava hag o spluja da baka eur pesk bennag.

Med c'hweh eur eo bremañ. Poent eo paka an traou ha mond d'ar gêr.

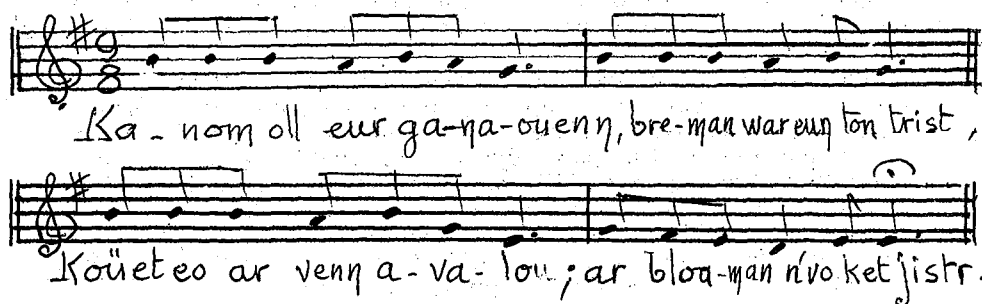
Ne vo ket diwezd pa yelo ar vugale d'o gwele, rag skuiz int goude eun devez war an aot.

Y.P. Brest, Eost 1972.

Ar Venn Avalou

GANT JOB CADIC

EUZ KERNE-UHEL



- 1 Kanom oll eur ganaouenn, breman war eun ton trist,
Koueteo ar venn avalou, ar bloa-man n' vo ket jistr.
- 2 Eun nozvez glao hag avel, en kreiz miz Gwengolo,
Me ma-unan pa 'm-euz klevet krenan en anken,
- 3 Eur gwalleur ' zo digouee, o ya, war mamm ar jistr,
Sonjet 'ta, bambocherien, an dra-ze a zo trist.
- 4 Me ma-unan pa ' m-euz klevet ' krenan en anken,
Pa teuen da zonjal ' oa kouete ar venn.
- 5 Hounez oa ar c'haeran gwenn o oa 'barz ar vro-mañ,
Kalz a dud he-deuz laket aliez da ganan.
- 6 Da ganan ha da zansal peb hini hervez e vod,
Ha me eo Job al Lonker hag am-euz graet ma lod.
- 7 Bemde ec'h an da vale, da ober tro ar vro,
Ar gwella 'vad a gavan eo an dour avalo.
- 8 Henez a zo eul « likeur » ha pa ve lesket pur,
Hag a ra vad d'ar peizant ha kalz a blijadur.
- 9 Kri ha kalet eo klevout konta euz ar gwalleur,
A oa digouee an deiz-all en tu-hont krec'h al leur.
- 10 Eleh e oa ar venn hag a oa ken meulet,
Ebarz on bro Breiz-Izel, ganim-ni, Bretoned.
- 11 Ar bloaz-mañ ' vo dizonet an oll bambocherien.
Peogwir am-euz klevet ' ma kouete ar venn,
- 12 Med pa ma brein ar gwrizioù eo red d'ar venn kouezal,
Ha ni 'ta, bambocherien, a renkoll mervel.
- 13 Ze a ra dim da gredi n'eo ket houman on bro,
Oll a renkoll echui 'vel ar venn avalo.
- 14 An hini e-neuz graet ar zon ' zo fakteur barz Groñvel,
Hag a gav mad e vanah jistr, evel oll ar re-ell.

BRO GWENED

DOÉRIEU

Skouted en Alré

Deit e zo bet 14 skout en hañv-man de nêad er chapel goh (xvth K.) e wêler izelloh eid bé Jorj Kadoudal, é Kerléaneu. Chapel er Vadelén e vé groeit anehi, pé « *Le Reclus* » é galleg. Lamet o-des en deliaù-rid ha krouizet ur fozell a zaou vétrad a zoned tro-ha-tro d'er chapel, a veid ma rido mad en deur ha ma chomo séh er fondizion. Gérard Verdeau, rénour « Breiz Santél », en-doé goulennet er skouted-hont. Trist é gouied éh oé bet dilézet hir amzér er chapel gaer-sé ged tud en Alré, éraog ma oé deit skouted gall de gemér poén geti...

Un tan-goall é Lanngidig

Kroget en-des en tan én ur penhéer a Lanngidig. É kartér Kervéno éma er penhéer-sé. Losket e zo bet tiér tachenn, ur harrdi, er plouz, er foenn, er boud loned, er mikanigeu, er hraou-moh... Un distruj braz enta, ha 200.000 lur neué a zismantr e zo bet.

Ur verh lahet é Kervignag

D'en 3 a viz Gourhelén éh oé glahar é Porh-Loeiz. En noz kent, de 11 eur, un dén yaouank a Gervignag e wélé én un taol, dirag é zaoulagad, korv ur plahig astennet ar du déheu en hent-braz. N'endoé ket amzér de arrest é dan-karr (karr-tan) ha chetu eañ paset ar er horv. Kredein e hrér éh oé dija marù er plah d'en termén-sé, hag éh oé bet diskaret ha lahet ged un tan-karr arall. De vitin, éh oé bet anaùet er verhig, Chantal Sonnic, a Borh-Loeiz, ged hé hérent deit de wéled er jandarmed a veid gouied penn d'o merh kollet.

Person koh ha person neué Pondi

Kuiteit en-des en Ao. béleg Guillemoto parréz Pondi ha oeit é de Sant-Gweltaz-a-Ruiz. Berped en-des groeit person koh Pondi un digemer mad de dud er Bleun-Brug pé d'en overenneu brehoneg én é iliz. Grès de Gerlenn Pondi ha d'en Ao. kuré M. Blanchard éh es bet gouéliou brehoneg a beb sort é kér Pondi. Ha seul gwéh é té er person de harpein labour er Vretoned greduz.

En Ao. J. Mahuas, person neué Pondi, e oé agent person er Faoued. Ésoh e vo dehoñ komz brehoneg d'er bobl é kornad Pondi eid ma oé ér Faoued, rag men dé en Ao. Mahuas genedig a vro Gregam ha ma komz enta gwénedeg ihuél, èl é Pondi. Ur brehonegour mad é, ged é dead èl ged é bluenn. Labouret en-des ged kalon a veid er brehoneg, a pe oé kelenour é kloerdi Kéranna.

Dehù o-daou or gwellañ gourhemenneu.

Marù é Emil Boazeg (Boisecq)

Ganet é kér Gwéné é blé 1888, E. Boazeg, marù é Pariz, e zo bet interret é Gwéné é Meheñ 1972. Kanenneu brehoneg e zo bet kleuet épad en overenn é iliz sant Patern. A werso en-des E. Boazeg diskoet é garanté a veid Breiz hag er Vretoned. Pe oé é Algéria goudé er brezél 14-18, eañ e delpé er Vretoned hag e sekouré ged er ré e oé én divoér. O lakad e hré, a gement ma hellé, de garein o

Bro, o yéh, o sevenadur. Kas e hré eùé harp d'en dastumadenn gwenedeg « Dihunamb », ha primeu d'er vugalé e ziské brehoneg. A neuzé éh oé deit Loeiz Herrieu ha eañ de voud kensorted fidél. Biñet o-des o-daou meur a vlé én Alré, hag azé é tas E. Boazeg dé voud dall é 1951.

Skriñet en-des ur bern kaiéreu barhonieh é galleg, kalz aneché a-zivoud Breiz. Un dibab e gavér ér livrig « Triskell » hag e zo bet embannet é 1965.

Peah ha diskuih de éné er brogarour tér E. Boazeg.

✱ *Laeron hardih*

Aotrou Person Melrand, én ur voned de chapél er Gellouid ur mitinieh a viz Est, e oé bet souéhet mad én ur gaved dor er chapél torret. Moned e hras ér chapél ha goudé ér vestial, hag aman é wélas labour en dorféterion : glustraj koh e oé bet laeret.

Red é bet d'er laeron doned ged un tankarr' braz, pé ged ur hamion, aveid kas en tri glustr geté. N'o-des ket bet dobér ag en em guhed, rag én ur léh diamén, pell doh peb ti, éma bet sañet er chapél gaer-sé.

✱ *Tud Bubri é tiskoein skuir*

É parréz Bubri éh es ur chapél hag e oé goall vall en em vell anehi. Sant Klemeuz, pé *saint Clément* é galleg, e zo patron er chapél. Pñ e oé sant Klemeuz ?... Tud er hornad en-des lakeit én o spered ad-señel in o unan er chapél. Choéjet o-des un deñeh aveid tolpein en dud a volanté vad. Un tregontad bennag ezo deit : peizanted, labourizion, mechérierion, koh ha yaouank. Labouret o-des ged oll o nerh épad ma oé er bombard hag er binieu é hoari ; ha de greiste éh oent galuet, ged tinseu er hloh, de vérennein ar er bratell. Tarhein e hras sonenneu er vro, hag er joé de vleuein ér haloneu. Tro en dé, grès d'en ardivink-pladenneu, éh es bet kleñet muzig brehoneg.

De hwéh eur é tinsé hoah er hlohig, hag en Aotrou person e Jaré en overenn é gwenedeg hag e drugéréké en oll. Kent en noz éh oé bet dastumet en drein, en deliañ, er gwé bihan, er radén... ha groeit ur gaer a liorzenn ! Daou sonér a vagad Sant-Iwan e grogas de hoari bombard ha binieu, hag en oll labourizion de zansal éndro d'en tan.

Labour e chom hoah d'obér, med prest é en oll de genderhel. D'er hetañ a viz Héré e vo sañet ur gouél braz étal chapél Sant-Kle-

✱ *Tud kaloneg é Séglian*

Azé eùé éh es bet labouret stard aveid adseñel ur chapél. Éh é chapél Sant Jermén de goll, med grès d'un ugentad a dud éma goarantet breman demeurens er sant. A houdé daou vlé é labourér ar en ti sontél. Brañ é gwéled tud er vro ken staget doh o chapéliu. Goanneit en-des er Fé, suroalh, med chomel e hra hoah tan kuhunet édan er ludu... Inour de Séglianiz !

M. H.

OUZ FEUNTEUN HO KALON



1. Digemeret om-ens ar vu-hez, ar ba-ra, Hen
gweloud mad a ran dañst d'am fallagriez;
E-kreiz an noz tenval eienenn a vahéz, o'hoant
"braz an den nañneg has-tit d'an hennet-za.

Diskan
Ouz feunteun ho kalon tor-rit deom or se-hed.

2. Deuet oh beteg ennom. C'hwí Mab Doue an Tad,
Ha fellet eo bet deoh diskouez ho karantez,
Evid kelenn deom oll ho kourhemenn nevez,
Dre ho maro ken kriz, dibradet war ar hoad.
3. Pignet war-zu ho Tad, kanmeulet en e hloar,
Hag a-unan gantan eo bet teurvezet deoh
Rei deom ar Spered-Glan, gwir sklerijenn ha peoh
'Vid ma hello ennom frealzi péb glahar.
4. C'hwezit én hoh Iliz tan-gwall ho karantez
Evid ma entano ar béd kén yen ha skorn ;
Grit ma kerzo laouen, bepred krog én ho torn,
Rag C'hwí hebkén Jezuz hen sturio gand furnez.
5. Ra vo e péb amzer or manati eur skwer,
Oaled a garantez 'vid kement dén behiet ;
An tad hag ar breudeur da viken unanet,
A gano dibaouez levenez or Zalver.
6. Ouz dor ar Baradoz, mar d'om chomet feal,
Dienkreiz e hellim tostaad pa vo ar poent,
Or Zalver benniget o tiskouez deom an hent,
Harpet war feiz or Zent e kerzim eñ d'ar pal.

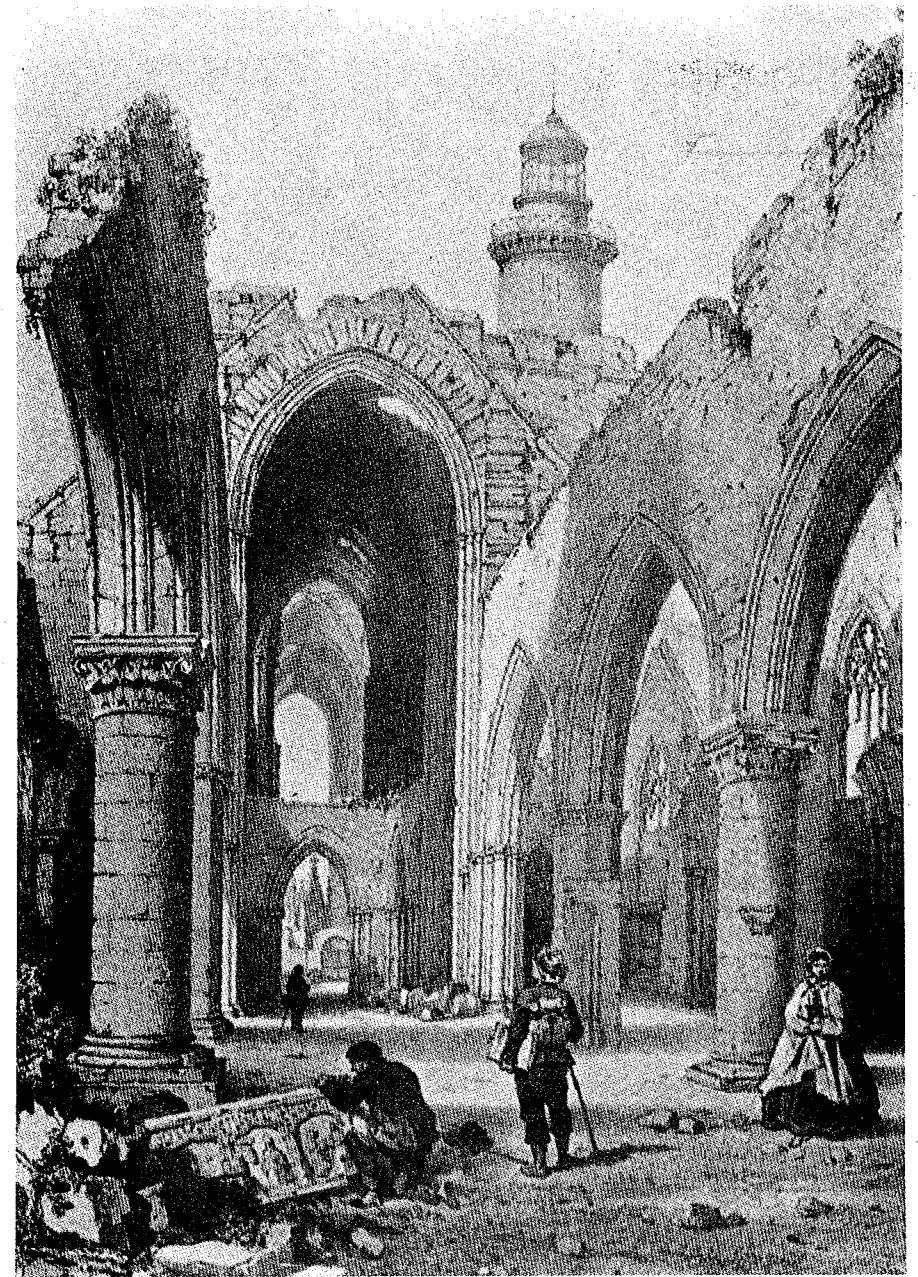
PADRAIG.

TON : *Pe trouz war douar.*

Ar hantig man'zo bet savet gant Pradaig, is-priol Landeveneg ha kanet, e kenver an delz m'eo bet trñnet er manati an Tad abad nevez. Yan ar Groaz, ar henta a viz Gouere 1971.

LES RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-MATHIEU

(d'après une estampe de 1860 environ)



Ce magnifique tableau figure à la page de garde du livre écrit avec talent par le Chanoine ÉLIÈS sur Plougonvelin et l'Abbaye de Saint-Mathieu de Fine-Terre.

75 pages sur beau papier - 35 illustrations - Prix : 8 F. - Le demander au presbytère de Plougonvelin, 29 N